



HAL
open science

Architecture et social-démocratie. Nature et culture dans les cités-jardins

Ginette Baty-Tornikian

► **To cite this version:**

Ginette Baty-Tornikian. Architecture et social-démocratie. Nature et culture dans les cités-jardins. [Rapport de recherche] 664/90, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et de la mer / Bureau de la recherche architecturale (BRA); Ministère de la recherche; Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville / Institut Parisien de Recherche Architecture Urbanistique Société (IPRAUS). 1990. hal-01908110

HAL Id: hal-01908110

<https://hal.science/hal-01908110>

Submitted on 29 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

664

Ginette BATY-TORNIKIAN

ARCHITECTURE ET SOCIAL-DEMOCRATIE

NATURE ET CULTURE
DANS LES CITES-JARDINS



IPRAUS / EAPB
78-80 rue Rébéval, 75019 Paris

Ministère de l'Équipement, du Logement,
des Transports et de la Mer
Direction de l'Architecture
Bureau de la Recherche Architecturale

Ginette BATY-TORNIKIAN

ARCHITECTURE ET SOCIAL-DEMOCRATIE

NATURE ET CULTURE
DANS LES CITES-JARDINS

I P R A U S / E A P B
78-80 rue Rébéval, 75019 Paris

Ministère de l'Équipement, du Logement,
des Transports et de la Mer
Direction de l'Architecture
Bureau de la Recherche Architecturale

ARCHITECTURE ET SOCIAL-DEMOCRATIE

NATURE ET CULTURE
DANS LES CITES-JARDINS

1990

Le présent document constitue le rapport final d'une recherche remise au B.R.A. en exécution du programme général de recherche mené par le M.E.L.T.M. avec le Ministère de la recherche. les jugements et opinions émis par les responsables de la recherche n'engagent que leurs auteurs.

Contrat n° 8601318002237501

SOMMAIRE

Avertissement	1
Avant-propos	2
Introduction	7
I ANALYSES	9
I.1 1936	9
<i>Fêter le consensuel social</i>	9
<i>Elaborer les rythmes</i>	11
<i>Les grandes vacances</i>	12
<i>Conjuguer les plaisirs</i>	13
<i>Définir les loisirs</i>	
15	
<i>S'inscrire dans le temps culturel</i>	16
I.2 L'Art des jardins	18
<i>Fleurs et légumes, lapins et poules, une distinction de classes</i>	19
<i>Une villégiature dominicale</i>	20
<i>Un traité familial du jeu de go appliqué aux jardins</i>	21
<i>Jardiner est un art: le concours annuel des jardins intercités</i>	23
<i>Domestiquer la nature, un principe de plaisir</i>	24
<i>Prendre du plaisir de la nature, un principe de classe</i>	25
1.3 Maisons pour tous	28
<i>Pour des objectifs et des projets</i>	28
<i>Pour une genèse des pratiques</i>	
28	
<i>Trois villes, trois dates, trois Maisons pour Tous</i>	30
II ENTRETIENS	35
III ANNEXES	99

AVERTISSEMENT

Nous avons voulu, dans *Plaisir et Intelligence de l'urbain* ainsi que *Nature et Culture*, constituer une histoire de gens sans histoires.

L'histoire des petites histoires dans les cités-jardins nous intéressait car nous voulions savoir si à l'ère de la prise en charge par l'Etat de politiques de logements qui avaient été patronales depuis un siècle, les populations des cités-jardins vivaient l'Etat comme un patron, si elles s'identifiaient à cet espace territorial public au point de lui donner une identité, ou si elles réagissaient en assistées face à la volonté politique apparente de prise en charge et d'encadrement d'une grande partie des activités publiques.

La transformation de tous les projets d'ensembles d'habitations par la conception des cités-jardins posait le problème de la relation entre les modes de vie et l'appartenance sociale. Ces modes de vie, dont les cités-jardins prétendaient exprimer la satisfaction des aspirations, devaient se développer en champ clos, protégé, hors du voisinage des marginalités, hors d'une bourgeoisie urbaine diffuse, mais aussi hors des solidarités familiales et sociales traditionnelles.

Ce projet social des cités-jardins du département de la Seine, tel que H. Sellier avait incité son staff d'architectes à l'élaborer, était affiné dans les moindres détails. Rien de ce que pouvait construire ou contrôler l'Office n'était laissé au hasard. C'est pourquoi cette étude a été passionnante, et pourquoi nous devons essayer dans la mesure de nos capacités de rendre ce que les habitants ont bien voulu nous confier au cours des entretiens que nous avons eu avec eux dans l'hiver 1983-84 et dont je les remercie.

A V A N T - P R O P O S

Depuis Hippodamos de Milète, qui imaginait une ville parfaite dont le quadrillage ternaire ne pourrait que mieux faire impression aux trois grandes classes de la société grecque dans leurs différences et leurs complémentarités et dont la lucidité ou la poésie de la proposition avait tant impressionné Aristote qu'il le fit passer à la postérité en le citant, nous pouvons ponctuer l'histoire d'imaginaires urbains.

Nos cités-jardins si anglaises et si post-industrielles sont, elles, issues de deux types d'imaginaires; l'un qui serait de l'ordre de l'utopie sociale, l'autre qui serait de l'ordre de l'utopie formelle et c'est peut-être en cela que l'idée d'Ebenezer Howard a tant séduit et a pu se réaliser aussi immédiatement.

Sa première publication en 1898 à l'âge de 48 ans, *Tomorrow: A Peaceful Path to Real Reform*, soit "Demain: Un Chemin Paisible pour une Réforme Réelle", est suivie d'une deuxième en 1902 où le titre change et devient explicite du but proposé: *Garden Cities of Tomorrow*, que nous traduirons par "Cités-Jardins de Demain", ce qui, intuition ou raison de l'esprit français aidant, sera plus près du futur réalisé que si l'on avait accepté une littéralité telle que "Villes-Jardins de Demain".

Le propos d'Howard était surtout d'établir les règles d'une réforme sociale, de transformer la loi sur la propriété du sol et de produire des cités modèles. Son problème va donc être de tenter de combiner trois projets distincts afin de satisfaire des objectifs inhérents aux sociétés industrielles du XIXème siècle.

Est-ce parce qu'il était allé dans le Nouveau Monde, dans le Nebraska, pour tenter une vie d'agriculteur qui se transforma très vite en une vie de chroniqueur judiciaire à Chicago; parce qu'il était inventeur, participant à l'élaboration des machines à écrire Remington; ou parce qu'il fut journaliste parlementaire

affilié à la "Non-conformist Church", église très préoccupée par les grandes questions sociales?

En tout cas il chercha une solution à ce qu'il considérait être les questions les plus fondamentales soulevées par le capitalisme industriel et qui devaient être résolues dans un esprit égalitaire et coopératif. En cela, Howard s'inscrit dans le courant réformiste et municipaliste qui voudrait renforcer les gestions locales à l'intérieur d'un nouveau système qui par la territorialité rationaliserait et les hommes et la production.

Nous ne retrouvons pas chez Howard le moindre soupçon de pessimisme, il ne se propose pas d'engager une lutte de classe ou une partie de la société serait aspirée.

C'est avec la plus grande alacrité qu'il tente de répondre au mouvement ininterrompu et inorganisé de migration des populations des campagnes vers les villes en proposant d'établir de nouvelles villes industrielles dans les campagnes.

Son tempérament bricoleur, inventif, toujours positif, le pousse à chercher dans ce qui existe déjà les solutions les plus simples - quitte à ce qu'elles soient paradoxales - aux problèmes d'une société qu'il appréhende comme urbaine.

La volonté de conjuguer le paradoxe lui fera proposer la solution formellement finie mais quantitativement et topologiquement répétitive qu'est la Cité-Jardin.

La réforme sociale s'établit naturellement si l'on réussit à planifier chaque Cité afin qu'un équilibre s'établisse entre la production industrielle et la production agricole. L'auto-suffisance ainsi produite et le bonheur qui en découle permet de ne pas tenter de développer la Ville - qui est donc une unité limitée dans son espace construit avec une ceinture verte agricole qui lui rappelle ses buts et ses engagements - et une population nécessairement limitée par la dimension de la Cité.

La propriété du sol urbain et de la terre agricole est collective ce qui rend impossible la spéculation foncière qui n'a cessé de pervertir le développement urbain en introduisant une règle externe au jeu imparfait du capitalisme.

L'équilibre entre les unités urbaines que sont les cités-jardins est en grande part dû à l'équilibre interne que ces Villes ont trouvé par un nouveau rapport qui devient intrinsèque entre une production urbaine industrielle non entachée de spéculations qui ne lui sont pas internes et une production agricole qui, par la volonté commune de la gestion coopérative collective, constituera un anneau vert et indestructible de terres cultivées, limite consensuelle et pré-dessinée au développement jusque là incontrôlé des villes.

Le projet, pragmatique, cherche à avoir une vision territorialisée d'un réseau uniforme de villes et des campagnes et donne des règles strictes d'implantation et de développement. On pourrait l'apparenter à un projet sur site vierge tel que peut encore offrir l'Empire. Des sujets ou des citoyens attirés par une gestion sociale et collective d'une vie qui alliera les charmes de la ville à ceux de la campagne pourraient être séduits.

Les architectes Parker et Unwin, qui connaissent l'expérience de Bedford Park, vont donner l'ampleur esthétique internationale, le style pittoresque et vernaculaire, l'odeur de la campagne que par un savant pot-pourri d'éléments de cottages issus de cultures locales avait réussi à produire Norman Shaw sur un plan qui avait su allier l'art des jardins anglais à l'économie des implantations.

Cette Cité dans la campagne de Londres, dessinée par des artistes et pour des artistes, se liait directement à la pensée "Arts and Crafts" de W. Morris¹. Elle fut créée par Jonathan J.

¹ MORRIS William, *Nouvelles de nulle part*, News from nowhere, Paris, éd. Aubier, 1957, 1^{ère} éd. 1890.

Carr. Celui-ci avait rassemblé différentes catégories d'intellectuels, peintres, écrivains, poètes, qui ne pouvant plus vivre que dans la Nature et la Beauté. Il avait demandé à l'architecte Maurice B. Adam de leur dessiner le paysage de cette "suburb garden" bien évidemment accolée à une station de chemin de fer qui les reliaient directement au centre de Londres¹.

C'est très certainement le pragmatisme de Howard qui fit sa fortune. Ses idées sociales d'auto-suffisance avaient été déjà développées par Robert Owen qui proposait des colonies limitées de populations vivant en autogestion agricole et industrielle.

Ses idées économiques sur la libération de la rente seront défendues dans toute l'Europe par les socialistes réformistes.

Ses idées esthétiques sont celles des individus cultivés de l'Empire Britannique, pour qui les hommes éduqués ne peuvent connaître le bonheur sans un bel environnement.

Seul le fil du pragmatisme explique comment Howard réussit à prendre et à garder, quelle que soit leur appartenance d'origine, des propositions qui de plus ne relèvent pas du même contexte.

Il a sorti les idées connotées de leur nid pour offrir à des catégories sociales différenciables tant sur le plan économique que culturel, religieux ou politique, des objectifs communs unifiés par une idée du beau au quotidien.

Howard est un de ceux pour qui l'art n'appartient plus aux avant-gardes². Les cultivateurs et les travailleurs de l'industrie, les employés de bureau et les journalistes, les peintres et les écrivains, les industriels peuvent aspirer à une vie de famille dans des maisons individuelles différentes avec un jardin, dessinées par un architecte et implantées dans un

¹ RASMUSSEN Steen Eiler, *Londres*, Paris, Picard, 1990.

² FERRY Luc, *Homo Aestheticus, l'invention du goût à l'âge démocratique*, Paris, éditions Grasset, 1990

lieu lui-même dessiné par un urbaniste-jardiniste. La participation à la gestion coopérative de ce lieu est un attrait de plus.

Par ailleurs le terrain libéré de toute contrainte économique par sa gestion collective n'est pas pour cela un frein à la libre-entreprise, qui est marquée tant au niveau des familles propriétaires de leurs maisons que des industries et de la production agricole qui restent à l'initiative privée.

La cité-jardin d'Howard n'est pas un retour à la nature ou à l'agriculture contre l'industrialisation, l'urbanisation et ses méfaits. Elle propose l'articulation de tous les effets positifs de la nouvelle société capitaliste et industrielle aux aspirations de tous les types de familles qui composent le ferment productif de cette société par un type d'urbanisation créant un environnement dont le beau et le confort sont garantis par des architectes qui font autant appel aux effets de la Nature qu'aux symboliques de la Culture.

INTRODUCTION

Dans cette phase du programme scientifique que nous avons mis en place, nous étudions les interviews des premiers habitants des cités-jardins de la région parisienne sur des thèmes élaborés dans les projets politiques et architecturaux de ces habitats afin de mettre en relation ou en opposition les projections sociales des architectes et des politiques et les pratiques des habitants.

Ce travail est une continuation et la phase finale de ce que nous avons déjà analysé dans *Architecture et social-démocratie II: Plaisir et Intelligence de l'Urbain* .

Nous traitons donc des thèmes que nous avons rassemblé sous le titre de "Nature et Culture" et qui rassemblent les activités hors-murs des maisons ou des appartements familiaux dans deux types de culture, deux types de pratiques sociales.

Les types de relations élaborés par les habitants avec la nature dans ses éléments eau-terre-air - soit la mer et la rivière, le jardinage et la forêt, la campagne - conçoivent la nature comme le lieu hors la ville dont l'expression tautologique *sortir dehors* exprime en partie les pratiques.

Les types de relations qui concernent la culture sont du domaine de l'usage des Maisons pour Tous, du cinéma...

Les activités qui en appellent à la nature sont beaucoup plus structurées et structurantes des liens familiaux constitués que les activités qui en appellent à la culture, celles-ci étant plus de l'ordre des relations sociales publiques que des relations familiales privées.

C'est ainsi que nous voyons se développer, sur deux types d'espaces qui peuvent être voisins, accolés ou dissociés, deux types de pratiques individuelles et collectives.

Celles-ci ne se réfèrent pas aux mêmes projections des individus dans leur vie personnelle, familiale et sociale et pourtant ne s'excluent pas les unes les autres mais peuvent au contraire, selon de rythmes saisonniers, jouer la gamme qui n'est apparemment pas concernée par l'activité dans laquelle il y a un investissement personnel. *Le concours annuel des jardins-potagers* est un exemple qui éclaire le croisement inattendu d'une activité familiale avec une volonté de représentation dans le jeu du social.

I ANALYSES

I.1 1936

Il était assez astreignant pour les personnes que nous avons interviewées de contenir leur mémoire selon les critères que nous leur propositions - ne parler que de l'avant-guerre, que de leur vie dans les cités-jardins, que de leur vie hors travail.

Notre projet étant de confronter des pratiques sociales à des réalisations concrètes, de donner sens à des ensembles construits qui prétendaient être le support privilégié de toutes activités hors travail, il nous fallait privilégier certaines informations, orienter les mémoires. Ce fut toujours fait sans contrainte et quand certains voulurent être des témoins, par leur propre histoire, de cette période, nous les avons écouté avec beaucoup d'attention.

Le glissement qui s'est régulièrement établi entre tout ces temps hors salaire pour atteindre ce qui a été la plus grande part de leur vie active, le travail, ce glissement s'est fait par 36.

36 est donc bien au delà d'un symbole bien que certains en sousestiment l'importance.

• Fêter le consensuel social

En 36, j'étais à Citroën-Saint-Ouen, en fait c'était la fête, carrément l'orgie quoi! L'accordéon, la danse et tout; moi je restais le plus souvent à la maison à garder mes gosses, ça m'intéressait pas trop. En 18, j'ai fait la grève et je me suis fait virer, je n'avais pas honte de le dire (d1).

36 a changé beaucoup de choses bien que mon mari était déjà un privilégié et qu'il était favorisé par ses parents qui lui faisaient prendre quelque fois des semaines par-ci par-là de vacances qu'il

lui payaient mais on avait quand même beaucoup plus de temps après (c3).

36 c'est le lien, le temps d'une rupture et d'une reconstruction.

On restait toujours là pour les vacances, sauf en 36 où on est tous partis pour la première fois à Dieppe avec mon mari, ma fille et mes parents (a1).

C'est l'année où le rythme du temps annuel se reconstruit par l'introduction d'un temps, de vacances obligatoires, mais le même temps pour tous les salariés.

Ma mère qui travaillait déjà dans l'administration, avait trente jours de congés (en 36 ça n'a pas beaucoup changé pour les employés mais c'est pour les ouvriers) (b1).

Les employés sont concernés comme les ouvriers,

1936 a tout changé mais pour moi ce qui a été important, c'est l'ambiance car comme employée de bureau je ne travaillais que 44 heures et j'avais déjà quinze jours de vacances. Le travail avec 40 heures et un mois de congé c'était mieux mais c'est surtout les ouvriers qui ont vu une grande différence. J'ai surtout été touchée par l'ambiance, c'était formidable, c'était plus chaleureux, les gens étaient mieux, se parlaient, c'étaient vraiment autre chose (b4).

comme l'aristocratie ouvrière (presse, aviation...),

Nous on était des privilégiés, on avait toujours eu des congés, il suffisait de bloquer nos heures pour après avoir quelques jours.

On a occupé le journal pendant 2 nuits, de 48 heures on a obtenu tout de suite de passer à 40 heures et on a obtenu 8 jours de congés payés en plus des 3 semaines de la presse qu'on avait déjà (c6).

. Les femmes comme les hommes.

36 a un peu changé les choses, pas dans le travail de tous jours, il y avait toujours le travail à la maison et les 40 heures. C'était mieux, mais on faisait toujours autant d'heures parce qu'il y avait les heures supplémentaires, et qu'il y avait plus de travail supplémentaire qu'avant, il fallait souvent travailler le samedi ou le soir... Quand j'ai fait la grève à l'usine je tricotais avec des collègues, j'y allais, c'était comme ça mais j'étais pas celle qui participait vraiment, c'était une bonne chose quand même parce que le travail était dur (a3).

C'est l'année où le rythme du temps hebdomadaire se reconstruit par l'introduction des 40 heures.

• **Elaborer les rythmes**

Trois rythmes, le journalier, l'hebdomadaire et l'annuel sont bouleversés, requalifiés. Ce sont les femmes qui se remémorent le plus facilement le temps libéré dans la vie quotidienne:

Ça a un peu changé les choses quand même, il y avait un peu moins de travail (a1).

Ce sont les femmes aussi qui relèvent le fait qu'elles quittent en famille, pour la première fois leur lieu d'habitation pour des vacances.

Donc 36 est l'articulation qui a permis à chacun de parler un peu de son travail car c'est bien le travail qui détermine les temps de loisir. Par leur généralisation à toutes les catégories sociales, ces temps homogénéisent tous les salariés, les solidarisent dans un même projet, donnent une égale valeur à tous les types de travail puisqu'il méritent tous le même temps de repos et de loisirs.

• **Les grandes vacances**

Les congés annuels pour tous sont un démarreur, un déclencheur d'organisation régulière de vacances pour les familles.

Tous ceux qui n'étaient jamais partis ou ceux qui ne partaient plus depuis la fin de leur enfance ont pris des vacances en 36 en famille.

Les vacances se passaient pareil; pour les premières vacances qu'on a eu en 36, on est partis en province en famille (a3).

Il y avait de nouvelles formes de vacances possibles par la bicyclette, la moto ou la voiture, ces moyens de transport complétant astucieusement les chemins de fer pour les amoureux de randonnées;

En 36 ma femme et moi on a acheté une bicyclette (c6).

En 36, j'avais 28 ans, en dehors du travail je faisais de la bicyclette, on allait dans la Vallée de Chevreuse ou des fois on prenait le train jusqu'à la Baule et on rentrait en bicyclette. Le midi, on mangeait au bord de la route et le soir on dormait à l'hotel (c6).

Quand je partais avec ma femme en camping, on prenait tous les jours notre déjeuner au restaurant et le soir on se débrouillait..." (a5).

En fait on faisait beaucoup de ballades en moto avant la guerre; moi je faisais ente 70 à 80.000 km. par an, mais ce n'était pas dans le style groupe de motards quand on se balladait, c'est vrai qu'on était beaucoup plus individualiste (a5).

Ou on allait camper entre copains, c'était du camping individuel, mais pas du camping organisé. Quelquefois, quand il faisait beau, on allait prendre des bains dans les carrières (a5).

Les randonnées pouvaient se prendre en famille.

Quand ils ont été plus grands on faisait du vélo ensemble, on allait jusque dans l'Aube à la campagne ça fait 160 km. en vélo (d2).

• Conjuguer les plaisirs

La bicyclette permettait donc d'aller en couple ou avec les enfants, en petites étapes, jusqu'à la mer ou jusqu'à la maison rurale familiale.

Le camping que l'on appellerait maintenant "sauvage" harmonisait le cycliste et la nature. C'est le campeur qui aime aussi nager, faire de la bicyclette. une sorte d'appropriation individualisée des plaisirs du corps dans des lieux de nature, la campagne, en toute petite unité sociale, les copains (a5), la femme (c6), ou la famille (d2), qui donne l'indépendance, cette impression de se sentir libre dans la campagne, de respirer, "de sortir dehors".

C'est mieux la campagne, on est toujours sortis dehors le plus possible, à la Fouilleuse le dimanche et dans la Nièvre l'été (b3).

Les autos permettaient déjà de visiter la France même si elles se sont généralisées plus après la guerre, quelques aristocrates de la condition ouvrière ont déjà des voitures. Les photograpeurs, les ouvriers de l'arsenal, les mécaniciens dans l'aviation et le généalogiste, le représentant de la Seita, l'artisan taxi, vont selon leur goût, voir des copains, faire des balades.

En 36, j'avais une voiture, on allait à la pêche, mais jamais au-delà de Chartres, j'allais aussi à la mer chez un copain en Normandie et j'allais aussi voir un autre copain qui habitait près de Chateaudin (c7).

Ils partent en vacances pour retrouver les lieux familiaux originels que ce soit la France ou dans l'Aude à 16 km de Paris (d2).

Pour les vacances on allait dans la maison de famille dans la Nièvre, à la campagne. Depuis 27 on y a passé toutes nos vacances " (b3).

Quand j'étais petite, j'allais en vacance tous les chez mes grands-parents maternels à la campagne en Saône-et-Loire. On y allait tous en train avec une réduction de 30% que la ville nous donnait parce qu'on avait des ressources insuffisantes (b4).

Donc j'étais écolière, j'allais en vacances pendant deux mois tous les étés chez ma grand mère mais quand j'ai été travailleuse je n'avais plus que 15 jours mais j'allais aussi là-bas (b4).

Puis il y a eu un mois, alors on passait trois semaines ensemble à l'hôtel, et une semaine en famille (c3).

J'avais trois semaines de vacances au-début, puis un mois. On partait dans le Morvan dans la famille de ma femme (c4).

Ou bien à l'étranger:

Quand je me suis mariée, j'ai voyagé avec mon mari. Mon mari était d'origine Italienne et il avait envie de connaître alors on est souvent allé en Italie. On partait en famille (b4).

On emmenait ma mère et ma fille, au début on prenait le train puis à partir de 1948, on a eu une voiture (b4).

Les habitants des cités-jardins partent aussi pour s'inscrire dans une histoire plus large:

Mon mari, au début, avait deux semaines, jusqu'en 36; on allait à l'hôtel en vacances en train, on a visité la France comme ça; on a été à Nice, Biarritz, Annecy, Cahors, en Bretagne (c3).

Plus tard, mais pas avant les années 50, on partait en voiture visiter la France, moi je la connaissais, à cause de mes voyages pour mon travail mais ma famille ne la connaissait pas (c4).

Ce n'est que plus tard, quand on a pris notre retraite qu'on a fait des voyages en groupe (b4).

Puis après la guerre on a eu une voiture et on faisait des ballades en France et puis après on a continué à voyager en voyages à l'étranger organisés, surtout depuis qu'on est à la retraite: on a fait l'Egypte, la Russie, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, le Maroc, la Tunisie; on a tout fait sauf l'Orient et l'Amérique et maintenant je commence à être trop vieux, je suis malade trop souvent et ça fait trois ans qu'on ne peut plus partir.

Pourtant quand on voyage on rencontre des étrangers dont on se fait copain, on a des copains dans le monde entier et en plus on s'amuse quand on voyage; on ne dit jamais qu'on est des ouvriers et quand les gens me demandent ce que je fais je réponds toujours que j'étais dans les affaires (a5).

• Définir les loisirs

Si 36 se transforme en grande fête populaire c'est bien parce que cette année marque aussi les consensus sur les aspirations des salariés, les consensus sur la conception du travail. Même si certains expliquent en quoi le travail est "dur", personne ne parle de la fatigue qui résulte du travail lui même mais du temps pris par le travail. Chacun parle du temps perdu dans les avantages et inconvénients de Chatenay-Malabry, par exemple où l'on doit consacrer une partie pour les transports. Donc ce n'est pas le faire qui est critiqué mais le manque de temps. Travailler est normal. Les hommes comme les femmes qui travaillent, ne regrettent pas le travail salarié accompli dans leur vie active par contre ils calculent pris par le travail, le temps qui reste le soir, le temps du dimanche et le temps des vacances.

Les femmes détaillent encore plus que les hommes le temps restreint du matin et du soir qui échappe au temps salarié.

On est loin de la définition du travail par ce qu'on produit, par l'objet construit, par son inscription dans une production. Le salariat a valorisé l'heure, la semaine, le mois de travail, l'indépendant du salariat donnera comme première définition de son travail le temps infini non comptabilisable, qui grignote sa vie privée.

Le consensus de 36 se définit par cette demande de temps, une redéfinition de l'individualité qui se développe et s'affirme hors du travail et un renforcement de la vie privée, puisque le temps libéré est en grande partie consacré à la famille étroite et élargie.

Le saut qualitatif de 36 est dans l'exigence d'un temps de travail raisonnable qui permette à la population active, hommes et femmes, ouvriers et employés d'avoir des activités ne dépendant pas directement, strictement de leur rôle individuel, familial ou social premier, "naturel", gagner sa vie et élever ses enfants, tenir sa maison et faire son jardin.

• S'inscrire dans le temps culturel

Les grandes vacances élargissent le principe de réalité de chacun car elles sont l'occasion de s'ancrer dans le réel, de se ressourcer.

· Soit physiquement par la natation, qui met en contact le corps et l'eau, le cyclisme qui met en contact le corps et l'air et le sol et la machine. Soit affectivement par une vie quotidienne familiale. Soit historiquement, par l'actualisation de son histoire individuelle en retournant dans le lieu d'origine qui donne et la genèse physiologique et la genèse affective de chacun, ou par l'actualisation de son histoire sociale en "visitant", en "faisant" les villes et les campagnes en France, en Europe, dans le monde.

Les vacances sont le temps culturel où chaque famille s'inscrit dans l'histoire du monde par sa connaissance du monde.

Chaque individu dans ses vacances se, construit son être dans un temps de vie plus large que le sien, le temps de vie de sa famille, de son groupe social, de sa société. Il s'individualise en créant par sa connaissance, son appartenance au monde dans l'espace et dans le temps.

I.2 L'ART DES JARDINS.

L'art des jardins connut un renouveau...

L'aménagement paysager des petits jardins avait dégénéré en un espace banal. Les différentes espèces de plantes suscitèrent un nouvel intérêt ainsi que leur effet de couleur et de texture; le gazon joliment entretenu fut subitement mêlé aux parterres de fleurs aux couleurs vives. Les buissons et les arbres taillés redevinrent à la mode de même que les allés dallées et les murs de clôture. Partout cet effet de contraste entre les constructions inanimées et une végétation pleine de vitalité, comme lorsque les joints réguliers des chemins dallés sont brisés par des herbacées.

Ce style de jardins constitue le cadre propice à cette nouvelle architecture romantique et c'est ce qui explique essentiellement le charme de la nouvelle cité-jardin.

S. E. Rasmussen

Les cités-jardins sont une réponse moderne au temps libéré de l'empreinte du travail.

En tant qu'entités sociales, les cités-jardins se proposent de gérer et soutenir par leur système d'équipement hiérarchisé les rythmes quotidiens et hebdomadaires de la vie privée dans un système ponctué par les saisons.

Les cités-jardins sont aussi une réponse moderne à la société salariée car elles prétendent lui offrir des possibilités de loisirs consensuelles. De l'habitation en passant par le jardin, de la coopérative en passant par la maison pour tous.

Dans ce monde où ce n'est plus le travail qui est valorisé mais le temps de travail, tous les faire doivent se valoriser par des temps appropriés. C'est le temps passé avec sa famille, le temps passé à faire son jardin, le temps des vacances qui donnent sens à sa famille, son jardin et ses vacances. On n'est plus dans l'intensité des sentiments, mais le temps que l'on peut y consacrer va leur donner une densité.

• **Fleurs et légumes, lapins et poules, une distinction de classe**

Quand les habitants vivent dans une maison unifamiliale, qu'elle soit indépendante, accolée, en bande, qu'ils soient ouvriers ou employés, ils font du jardinage et quelques uns font aussi du petit élevage.

Les jardins de derrière servaient partout pour cultiver les légumes, les salades, les pommes de terre, les haricots verts, et il y avait presque partout des poulaillers et quelques fleurs, quand mon père a vu ça, il s'y est mis alors que c'était pas du tout sa spécialité, il était employé des Postes (a2).

La pratique journalière du jardinage est si généralisée qu'elle contamine ceux qui n'en avaient jamais fait mais incite aussi ceux qui vivent dans des habitations collectives à jardiner.

Ici, il y a beaucoup de gens qui ont toujours cultivé un petit jardin, nous, on en a pris un pendant la guerre, c'était mieux que rien (c3).

On a eu pendant trois ou quatre ans un jardin dans la rue Léon Bourgeois (b4).

C'est l'élevage, plus que le jardinage, s'occuper de poulaillers et de clapiers, plus que faire pousser des légumes qui distingue les ouvriers des employés car il faut bien dire que l'élevage répond à une première nécessité économique dans laquelle on doit investir un temps régulièrement étalé dans l'année, hors des rythmes saisonniers.

Chez mes parents, sur 1000 mètres y avait des pigeons, des canards, des lapins, des poules (on n'a manqué que de beurre pendant la guerre). On a toujours bien mangé en France! (d1).

Cette pratique "rurale populaire" de l'élevage n'était pas autorisée dans toutes les cités-jardins et elle disparut à Gennevilliers à la fin des années 50.

• Une villégiature dominicale

Avoir un potager chez soi ne freinait pas le plaisir d'en avoir un autre plus grand dans lequel on pouvait déployer son savoir-faire; les arbres fruitiers, le petit élevage, les légumes, en complémentarité du jardin de la maison, et y passer le dimanche.

Certains jardinaient en famille avec leur femme et leurs enfants et avec des copains, mais ces potagers de plus grande importance loués à "La Plaine" pour les habitants de Gennevilliers", à "La Fouilleuse" pour les habitants de Suresnes, ou à Verrières-le-Buisson pour les habitants de la Butte Rouge à Chatenay-Malabry, dans les grands terrains maraîchers aux limites des zones urbanisées, sont loués ou achetés par les hommes, c'est leur territoire et selon leur bonne volonté, ils emmènent ou non leur famille à y passer la journée, pique-niquer, respirer le bon air, hors de la ville! Ou bien ils y vont seuls, à bicyclette, ou avec des copains. Mais de toute façon, c'est un rythme hebdomadaire qui s'établit et qui casse le rythme quotidien de la semaine non exactement par un déplacement d'activités et d'intérêts, mais par un déplacement de l'homme et de ses copains, du père et de sa famille, en dehors de la maison, du quotidien dans l'urbain, pour aller dans la campagne jardiner, participer du paysage maraîcher individuel.

Mon mari, lui, il avait un vélo, c'était surtout pour aller au jardin de la Plaine, sinon il faisait pas grand chose avec son vélo.

Il allait plutôt à la Plaine vers le Port de Gennevilliers, avec son beau-frère le dimanche après-midi pour faire un jardin là-bas. (a1).

Nous par exemple, on allait dans les terrains maraîchers en famille le dimanche et on y restait toute la journée. (a4).

Au début, quand on avait un jardin, on y allait aussi mais comme mon père était mort, c'était un de mes oncles qui l'entretenait et il y avait un peu de légumes mais pas grand chose. (b4).

Le dimanche on avait deux jardins à la Fouilleuse dans la plaine et on y allait toujours pour le cultiver et s'occuper des lapins parce qu'on ne pouvait pas avoir d'élevage dans la Cité. On allait aux jardins en bicyclette et en mobylette, les enfants jouaient dans les champs pendant qu'on s'occupait des jardins et ils subvenaient à nos besoins. (b3).

J'avais un petit jardin à l'endroit de l'Ecole Jules Vernes actuelle et puis j'ai acheté 2 000 m² à Verrières-le-Buisson. (c6)

Surtout, j'avais un jardin à Verrières-le-Buisson et nous y allions presque tous les dimanches, nous partions le matin avec les enfants, on amenait le manger avec des chaises et on y déjeunait le midi. Les enfants jouaient là et nous on cultivait. C'était la campagne, on était à l'air, à Paris il n'y avait que des trottoirs, ici il y avait des arbres.

Pour aller au jardin, on était obligés d'emmener à chaque fois les outils et les chaises et la table, car autrement si on avait laissé ce matériel, il aurait été volé.

Ma femme aimait beaucoup le jardin aussi; on allait aux jardins entre copains, on partait à plusieurs, on s'entraidait; j'aimais surtout m'occuper de mon jardin. Un jour, je vois mes tiges de pommes de terre toutes jaunes, quand j'ai tiré pour voir ce qu'elles avaient, je me suis aperçu qu'il n'y avait plus de pommes de terre, qu'on me les avait volées et qu'on avait replanté les tiges !!! (c4)

Mon père possédait en plus un jardin de 1 000 m² pour potager, il y cultivait des légumes et des fruits. (c10)

• Un traité familial du jeu de go appliqué aux jardins

Un traité des lieux pourrait être élaboré sur les jardins individuels familiaux. Entre les deux guerres, ceux-ci comprennent presque toujours un potager, un jardin d'agrément avec une composition florale plus ou moins élaborée et un jardin

pour les enfants avec ou non des jeux spécifiques (balançoire, etc...).

Il y avait le jardin que mon père cultivait, il faisait tous les légumes et il avait un poulailler; ça nous nourrissait en grande partie et il y avait aussi une petite partie du jardin pour nous (les filles) parce que ma mère nous préférait là que dehors. (a1)

Mon mari s'occupait moins du jardin, c'était plus pour les enfants. (a1)

L'été on faisait goûter les enfants dans le jardin. Il y avait aussi des poulaillers, nous on en avait un aux dimensions autorisées par l'Office mais ils ont fini par être supprimés à cause des excès ; certains en avaient des mal faits et mal entretenus et à la fin ils ont tous été interdits! (a3)

Le jardin du pavillon était plutôt un jardin d'agrément et un jardin pour les enfants quand ils ne jouaient pas dans la rue...(b3)

Le jardin, il l'avait surtout aménagé pour les enfants, il n'y avait pas de culture, pas d'élevage non plus (de toute façon c'était interdit), il y avait donc une pelouse, des jeux et quelques fleurs (c2).

Le dimanche on se promenait un peu au bord de la Marne, mais on se reposait surtout dans le jardin, quand on était fatigués..(d2)

Ces jardins, derrière les maisons en bande ou individuelles, en bas des immeubles collectifs (b3) sont le lieu de multiples usages familiaux.

Une sorte de traité s'inscrit sur le sol et reproduit l'accord qui s'est établi dans la famille. Le père prend le potager et le bricolage, la mère prend les fils du linge à sécher et le jardin d'agrément et les enfants peuvent avoir un espace de jeu si ils ont trouvé un allié chez le père ou la mère, sinon ils doivent jouer dans la rue. C'est là que l'on voit la place transitoire de l'enfant dans la maison, qui ne pourra se constituer son propre espace (sans l'allié tout puissant

qu'est le père ou la mère) que lorsqu'il changera de classe d'âge, qu'il sera adulte, ailleurs.

• **Jardiner est un art: le concours annuel des jardins inter-cités**

Nous avons vu que la pratique généralisée du jardinage incitait les moins avertis à jardiner. Ceci est une première étape de socialisation d'un père de famille dans sa volonté d'appartenir à un lieu et à un groupe, mais pour les plus capables un "concours annuel des cités-jardins" doublé dans certaines cités d'un concours annuel de la cité-jardin donnait une reconnaissance publique de la valeur des jardins et des jardiniers mobiles qui renforçait la valeur diffuse d'exemplarité.

Le concours annuel qui primait la qualité dans la capacité à produire des légumes, des fruits et des fleurs en un ensemble harmonieux était si prisé qu'à la Butte Rouge où il y a très peu de maisons individuelles, certains louaient un jardin dans la Cité pour y participer.

Donc, comme c'était pas sa spécialité, on n'a jamais fait de concours-jardin, pourtant y avait un prix et ça amusait beaucoup tout le monde parce qu'il y avait des gens qui passaient, qui donnaient des notes après avoir tout bien regardé. (a2)

Il y avait le jardin aussi, on y cultivait des légumes et on y avait aussi des fleurs ; on a eu le 2ème prix Inter-Cités pour notre jardin (a3)

L'association des locataires organisait tous les ans le concours des plus beaux jardins de la Cité.(a5)

Quand on s'est installé ici j'ai fait les concours de jardins inter-cités, une fois j'ai été 2ème prix.

C'était très organisé, il y avait tout le monde, tous les grands pépiniéristes faisaient partie du jury: Truffaut, Vilmorin, Andrieux, etc...(c6)

• **Domestiquer la nature, un principe de plaisir**

Jardiner est une occupation articulée à la vie de famille, du mode de vie et qui, comme le bricolage (cf. *Plaisir et Intelligence de l'Urbain*) est une occupation masculine qui est décidée par l'homme. Cette occupation, dans laquelle rentre une grande part d'énergie, n'est jamais appelée un travail.

On pouvait donc dire qu'il y a deux types de faire et si je faisais l'hypothèse du temps qui valorise le faire, il faut la réaffirmer car le faire du travail, gagner de l'argent n'est pas du même ordre que le faire du bricolage, du jardinage. Ce n'est pas parce que les deux sont dans le temps qu'ils ont droit aux mêmes critères d'approche.

C'est bien le principe de plaisir qui se développe dans le jardinage.

Ici, il y avait des arbres. Ma femme aimait beaucoup le jardin aussi. Presque tous les dimanches nous partions le matin avec les enfants.(c4)

Les enfants jouaient dans les champs. (b3)

Si bricoler, jardiner, faire du petit élevage est une réponse adéquate dans certains cas à un budget serré, chez les ouvriers, dans les familles nombreuses où les femmes ne peuvent pas avoir un travail salarié (b3) par exemple, cette réponse n'explique pas que les membres de l'aristocratie ouvrière ou le généalogiste aillent tout aussi régulièrement jardiner.

Ce n'est pas parce qu'Engels dans "La question du logement" critiquait violemment cette pratique du jardinage, qu'il considérait comme l'obligation d'une double journée de travail qui permet au patron de distribuer un salaire de complément, que les

salariés des cités-jardins se sont privés des différents plaisirs qu'ils procuraient dont celui de manger ce que l'on a produit soi-même.

La possibilité de l'actualiser les gestes du chasseur-cueilleur dominait peut-être, mais aussi le plaisir celui du résultat du travail élaboré de l'agriculteur-jardinier.

• **Prendre du plaisir de la nature, un principe de classe**

Par ailleurs, cette frénésie de transformation de la nature n'est pas du même ordre que celle de se promener dans la nature.

Les entretiens qui relatent le plaisir de se promener au quotidien ou le dimanche, seul ou en famille, sont peu nombreux. Ils émanent sans exception d'hommes et de femmes appartenant aux classes moyennes et ayant des activités déjà prenantes.

L'un a aménagé un atelier de bricolage dans sa cave et il y fabrique des meubles très élaborés, des chinoiseries.

Tous les matins, je me promène dans la forêt, je fais au moins 2 km, je ramasse des vieux bois quand j'en trouve déjà bien travaillés comme ceux-là que vous voyez et je reste sur mon arbre, je réfléchis, je suis bien tout seul, et après je rentre. (c1)

Les rythmes saisonniers incitent à la pratique du jardinage l'été et les promenades dans la forêt l'hiver.

Ici, c'est bien, c'est l'air, c'est calme, c'est les arbres.

Les enfants étaient heureux, ils pouvaient courir autant qu'ils voulaient. Il y avait le bois de Verrière et des bois tout autour de la Cité.

J'ai préféré avoir beaucoup de transport pour aller travailler à Paris, mais habiter ici, surtout pour les enfants mais moi aussi j'aimais bien être là et ma femme aussi. L'hiver, le dimanche, nous

allions nous promener dans les bois, mais je préférais aller au jardin. (c4)

Mais, en général, les promeneurs dans la nature de la forêt ou de la rivière ne sont pas des jardiniers "naturels".

Mais dès qu'on a pu s'arrêter, on l'a fait ; on était tous les deux des parisiens, moi j'avais plutôt l'esprit d'une citadine, on n'était pas du tout jardiniers. Les gens allaient surtout dans la nature, avant les gens étaient plus bourgeois.

Le dimanche, on allait dans les bois, l'été, quand il faisait beau, mais l'hiver on recevait ou on était invités chez des amis. (c3)

Le fait d'avoir choisi la Butte Rouge à Chatenay-Malabry est souvent dû à son emplacement le long du bois de Verrière, mais ce n'est pas pour cela que tous les habitants de cette cité vont s'y promener.

J'ai eu sept enfants, c'était plus pratique qu'à Paris; on allait les promener dans les bois, mais maintenant j'y vais plus. (c2)

On avait le bois pour faire des promenades et on allait aussi dans les champs pour cueillir des fleurs et puis autrement y avait pas grand chose (c2)

La forêt en elle-même n'est pas suffisante pour s'y promener, il faut un prétexte, enfant ou chien.

Dans la cité, il y avait la forêt....Je ne suis venu que pour ça, la forêt... et mon chien vient de mourir, ça fait que je n'y vais plus en ce moment...(c8)

Alors qu'on n'a besoin d'aucune béquille pour jardiner seul, bricoler seul.

Se promener dans le bois de Verrière, en forêt, est donc un type d'activités extrêmement socialisé ou extrêmement solitaire, mais qui ne participe pas des aspirations que l'on satisfait lorsqu'on se promène dans les campagnes maraîchères de la banlieue. L'air, le

calme, les arbres, les fleurs, changent de sens et sont tous plus bourgeois, plus citadins (c3) dans une forêt que dans un ensemble de terrains maraîchers.

I.3 MAISON POUR TOUS

Chez nous nous serons libres. Nous ne devons rien à personne. Nous ferons des conférences pour les ouvriers, pour les enfants des ouvriers. Pour combattre la bourgeoisie il faut être instruit comme elle. C'est par là que nous commencerons la révolution .

Louis Guilloux

• Pour des objectifs et des projets

La maison commune où maison pour tous est un équipement de service général considéré comme un centre de vie social toujours placé au coeur de la cité: elle est le symbole de de la nouvelle civilisation, la grande invention socialiste en matière d'équipements, elle rassemble politique, éducation, culture pour tous dans une ville construite pour tous, toutes catégories sociales confondues¹.

Ceci est l'analyse du contenu social des projets architecturaux inscrits dans les plans des cités-jardins entre les années 20 et 30.

Ces projets ne sont pas exactement en adéquation avec les objectifs du roman "La maison du peuple" publié à la même époque.

• Pour une genèse des pratiques

Quand on voit les problèmes d'appellation des maisons pour tous entre les deux-guerres on peut aussi soupçonner que ce n'est que

¹ BATY-TORNIKIAN G., *Architecture et Social-Démocratie I, Un projet idéal typique, Un social démocrate: Henri Sellier*, Paris, I.E.R.A.U./ S.R.A., 1980, Les Maisons Communes p 98-105.

le sommet d'un iceberg historique dont Henri Sellier, Albert Thomas, l'O.P.H.B.M.S. et les municipalités socialistes où s'implantent ces édifices sont les derniers sommets topologiques apparents d'une construction sociale dont les genèses locales et idéologiques seront longues à reconstituer dans toutes leurs saveurs et leurs imbrications.

A Gennevilliers, les plans de la maison commune datent de 1924 avec l'appellation *Maison pour tous*. Le Conseil municipal nommera un administrateur pour *La Salle des Fêtes* de la cité-jardin qui sera inauguré en 1928.

A Champigny, *une salle de réunions* est proposée, qui en 1933 devient une *salle des fêtes*, les plans du 8 janvier 1934 ont pour titre *Maison pour tous*. L'inauguration le 7 février 1937 sera du *Centre de loisirs Albert Thomas*.

A Suresnes, l'O.P.H.B.M.S. en 1929 donne un projet d'implantation de *La Salle des Fêtes*. Ce sera le *Centre de loisirs Albert Thomas* qui sera inauguré en 1939.

- Stains, le premier plan masse de 1920 propose une *Maison commune* le projet définitif est une *Maison pour tous* qui sera inauguré après la guerre, seul le gros oeuvre étant construit selon les plans d'un édifice nommé *une salle de spectacle*.

Cette multiplicité de dénominations pour un édifice qui se propose les mêmes objectifs montre les difficultés à élaborer chaque programme et l'évolution des débats sur la vie sociale, l'éducation, les loisirs¹.

Certains sont amers.

L'erreur des architectes et des urbanistes des années 20 a été d'introduire artificiellement dans un tissu humain (ouvrier et

¹ BRUANT Jean Pascal, *Maisons pour tous de l'O.P.H.B.M.S.*, Mémoire de III^e cycle, Paris, U.P.8, 1983.

paysan) relâcher une institution mutilée dans ses organes fondamentaux... oublier que la maison du peuple est le fruit de la solidarité et de l'auto gestion (1-1)

D'autres font confiance à l'histoire:

· Il serait naïf de ne voir une sorte de dénaturation progressive dans les compromis avec le réel d'un type ancré dans la seule coopération réformiste.

Dès le moment où le mouvement ouvrier Français parvient à créer des zones de collaboration avec des projets de réforme sociale d'origine bourgeoise comme le mouvement des cités-jardins nombre de motivations qui se trouvaient derrière le projet des premières maisons du peuple se déplacent (1-2).

Et les maisons pour tous vivent leurs habitants et leurs gestionnaires; et leur histoire se localise.

• Trois villes, trois dates, trois maisons pour tous.

· La maison pour tous de Gennevilliers fonctionne dès 1926. Elle va remplir le rôle d'un patronage laïc. Elle va permettre l'éducation parallèle et la socialisation de toute la classe d'âge des enfants, des adolescents. Son programme " pour adultes " va être appliqué aux enfants pour leur plus grand plaisir, activités de loisirs mêlé à des activités culturelles et des activités de formation en feront le lieu central de toute la première génération de la cité-jardin.

La possibilité pour les adultes de s'y réunir selon tous les types d'associations - de locataires, pour les concours de jardins, des pères de famille, pour les voyages en car et de société de musique pour les sociabilités interclasse d'âge - en fera un lieu inoubliable dans un milieu essentiellement ouvrier. La maison pour tous recevait aussi les femmes qui bien qu'ouvrières et mères de famille choisissaient dans leurs temps restreints de loisirs d'aller

au cinéma et participaient aux voyages en car de l'association de leurs maris.

Il y avait aussi le Foyer Civil qui était géré par l'Union Franco-Américaine pour les Enfants. Ils organisaient le jeudi et les grandes vacances des enfants. Le directeur s'appelait Monsieur Arnaud et il était assisté de Mademoiselle Noillac.

J'ai fait un peu de tout dans ce foyer. Il y avait des professeurs de tout: gymnastique, sténo-dactylo, anglais, enseignement ménager, piano et aussi du cinéma pour les enfants, une bibliothèque où on pouvait aller chercher des livres, une distribution de croissants tous les jeudis ... C'était très bien .

On organisait aussi des fêtes, des danses, des pièces de théâtre...

Tous les enfants en ont profité, même assez tard quand j'avais 19, 20 ans jusqu'à la guerre on y a fait des bals, des sauteries.

Le dimanche il y avait aussi du cinéma pour les adultes.

Dans ce foyer il y avait pas de politique, ça c'était très bien, c'était l'esprit laïque, tout le monde y allait.

Il y avait aussi un patronage catholique plus haut mais uniquement pour les gens de la confession.

Il y avait des fêtes à toutes les fêtes; on avait pas de problème de vacances, toutes les grandes vacances on restait ici et on ne s'ennuyait jamais. Il y avait tous les jours des choses différentes.

Quelquefois on allait au Parc Pigeon qui s'appelle maintenant le Parc de Loisirs; on allait y construire des cabanes en bois avec des concours pour la plus belle cabane. On s'amusait bien et dans "Le Creux". On faisait de la gymnastique (a2).

Les garçons et les filles s'amusaient ensemble et on n'était séparés que pour nous mettre en groupe pour aller au parc ou à la gymnastique

C'était un genre de patronage du jeudi et du dimanche avec des cours du soir (a2).

Dans la maison pour tous il y a toujours eu une salle de cinéma et une société de musique avant et après la guerre, avant la guerre ils avaient aussi fait des jeux pour les enfants, il fallait bien, il y avait rien d'autre pour les gosses, y avait donc un patronage le Jeudi.

Le directeur c'était Mr Arnaud.

Il y a eu aussi des bals qui y ont été faits mais les plus importants ça a été ceux de la bourse du travail à côté de la mairie après la guerre.

Actuellement c'est une salle de cinéma avec des réunions de musique

Il y a aussi une société de Philatélie et un club de jeu d'Echecs qui existaient avant la guerre et qui sont toujours là (a5).

A la Maison pour Tous il y avait des fêtes qui étaient organisées et aussi du cinéma, et on y organisait aussi les colonies de vacances, les jeunes étaient encadrés, c'est pas comme maintenant (a6),

Je ne me rappelle pas quand on a inauguré la Maison pour Tous. Mes frères la fréquentaient, ils y allaient pour faire du sport (a1).

Le dimanche y avait aussi du cinéma pour les adultes (a2).

La maison pour tous ? Les enfants y sont allés quand ils étaient plus grands, ils allaient au cinéma le dimanche après-midi (a3).

On aurait pu aller à la Maison pour Tous de temps en temps mais on y allait que pour le cinéma (a1).

Le centre Albert Thomas de la cité-jardin de Suresnes, inauguré en 1939, n'a pas connu un glissement de classe d'âge par rapport à sa vocation d'origine. Le Maire dut y veiller surtout en programmant des écoles très performantes et en organisant des

cours du soir et de formation professionnelle pour toute la ville. Mais les habitants devaient soit garder leurs enfants, soit les envoyer au patronage catholique (seul lieu de loisirs organisé et qualifié avant la guerre pour les jours de de congé scolaire) soit encore avoir des enfants sportifs.

Après la guerre cette Maison pour Tous sera le lieu d'où se développera le nouveau théâtre populaire, qui avec Jean Vilar attirera tous intellectuels "rouges" de Paris et de sa banlieue.

Avant la guerre, il y avait des veillées communales, c'était des sortes de réunions des gens de la cité pour le plus souvent décider d'organiser une fête ou un spectacle.

Avant qu'il y ait la grande salle des fêtes dans la Cité, il y avait déjà une petite salles des fêtes où pouvaient se réunir les associations, il y avait les sociétés sportives, les "touristes", c'était de la gymnastique avec Aubry (b5).

Le centre Albert Thomas, qu'on a appelé aussi la Maison du peuple à la guerre, avait un théâtre qui faisait aussi salle de cinéma, 6 salles de réunion dont la salle Fernand Gernier qui pouvait contenir 150 personnes, on s'en servait surtout pour les réunions politiques, et il y avait aussi un espèce d'hôtel, 3 ou 4 dortoirs qui pouvaient contenir entre 6 à 8 lits avec des douches pour recevoir les visiteurs (on y logeait les associations culturelles, les groupes folkloriques, les troupes de théâtre...)

Il y avait beaucoup de manifestations dans le centre, des concours d'échec, les réunions de quartier, le cinéma, le théâtre, des réunions politiques, les bals d'associations dans la salle Grunebaum Balin mais les bals dans cette salle ça a plutôt servi après la guerre (b1).

On allait aussi un peu à la Maison pour Tous quand ils y organisaient des bals (b4)

A la Maison pour Tous il y avait surtout le cinéma, on y allait assez souvent, à peu près tous les 15 jours (b3).

Le soir, il y avait aussi plein de cours gratuits, surtout des cours techniques, 3 ou 4 fois par semaine (b5).

Il n'y avait pas de patronage laïc mais il y avait des cours du soir qui étaient organisés par "l'association phylotechnique", j'y ai appris la sténo dans les années 29/30. Les cours se passaient dans l'école du bas de Suresnes, financés par la Mairie. Je me souviens de mon professeur, c'était un vieux Monsieur qui avait été l'instigateur de la méthode sténo (b4).

Le Centre de Loisirs Albert Thomas est inauguré en 1937 dans la cité-jardin de Champigny par Henri Sellier, devant son amis Albert Thomas, maire de la ville et directeur du Bureau International du travail. Celui-ci avait fait en 36 un discours d'inauguration au premier congrès de l'organisation nationale des loisirss ouvriers: *Le loisirs est la marque d'une nouvelle civilisation. Il doit constituer non une corvée mais une distraction. L'éducation doit y prendre la forme la plus récréative ;* Henri Sellier lui répondait en 37: *un des éléments de la vie collective urbaine les plus essentiels: le centre de loisirss.*

On sortait peu sauf au centre Albert Thomas qu'on aimait bien parce qu'on y retrouvait des copains, au début y avait un cinéma puis plus tard y avait des soirées qui y étaient organisées (d2).

·III ENTRETIENS

Tous les entretiens ont eu lieu entre janvier et mars 1984 dans Les Cité-jardins de Genevilliers, Suresnes, Chatenay-Malabry et Champigny. Ces 4 Cité-Jardins ont été plus particulièrement choisies car elles avaient été dotées d'équipements totalement inhabituels, des Maisons Pour Tous pour trois d'entre elles et d'un bois, le Bois de Verrière pour la Cité-Jardin de Chatenay-Malabry.

Mme ROSSE

32, rue de Richelieu , Genevilliers

70 ans, retraitée, veuve

·père, peintre en bâtiment, famille de 5 enfants

mari, ouvrier ,

ouvrière à l'usine "Le Carbone" de 1926 à 1946

2 enfants nés dans la cité-jardin

Q: Avez-vous toujours habité ici ?

R: J'ai été dans un pavillon avec mes parents jusqu'à l'âge de 20 ans. Quand je me suis mariée j'ai été dans un appartement avec mon mari et mes enfants et puis à nouveau ,depuis une dizaine d'années j'ai un pavillon de 3 pièces.

Q: Pouvez-vous me dire comment vous viviez chez vos parents?

R: Je n'ai eu du confort que très tard dans ma vie, seulement quand je me suis retrouvée dans un appartement. Avant, chez mes parents on était très pauvres, on avait juste une cuisinière à bois pour toute la maison, pas de T.S.F., pas de voiture.

J'ai été à l'école jusqu'à 13 ans et après j'ai travaillé comme ouvrière au "Carbone". Je me levais tous les matins à 6 h. pour être à l'usine à 7h. Je revenais manger à la maison vers 11h.30, j'en profitais pour ranger un peu et puis je repartais à l'usine

jusqu'à 18h.30 puis je faisais les courses et puis y-avait le repas et on se couchait.

On veillait pas beaucoup, quelquefois il y avait quelques discussions avec les garçons en famille mais c'était plutôt rare ; les filles, elles elles aidaient à la maison, elles dicutaient pas beaucoup et elles sortaient peu.

Le dimanche se passait en famille; quelquefois on allait au cinéma mais surtout on faisait le travail à la maison , le ménage mais aussi beaucoup de couture. Les garçons eux ne cousaient pas et on leur laissait le droit d'aller dans la rue.

Q: Il y avait une Maison Commune dans la cité-jardin ?

R: Je ne me rappelle pas quand on a inauguré la Maison pour Tous .Mes frères la fréquentaient, ils y allait pour faire du sport. Ils pouvaient aller dehors mais ça ne se faisait pas tellement pour les filles. Moi, je n'ai pas pu sortir avant 17, 18 ans ; à part le travail de couture et de ménage à la maison j'allais sur la place mais quand je sortais dehors c'était plutôt dans le jardin car je n'avais pas le droit de sortir plus qu ça. Mon mari c'est dans la cité que je l'ai rencontré mais pas bien loin .

Sinon on restait en famille; on n'avait pas d'argent.

Q: Et quand vous-vous êtes mariés?

R: Quand j'ai été mariée, je n'ai été au cinéma que quand les enfants étaient grands et pouvaient se garder seuls. On n'aimait ni l'un ni l'autre sortir, on était habitués comme ça, on aimait rester chez nous mais on a laissé plus le droit de sortir à nos enfants, ils allaient souvent au cinéma.

J'ai eu 2 enfants, une fille et un garçon. L'ainée, la fille, a été élevée par mes parents car je n'avais pas pu m'arrêter de travailler; on avait pas assez d'argent... On restait toujours là pour les vacances sauf en 36 où on est tous partis pour la première fois à Dieppe avec mon mari, ma fille et mes parents .

Et puis il y a eu les 40 h., ça a un peu changé les choses quand même, y'avait un peu moins de travail.

Q: Que faisait votre père?

R: Mon père était peintre, quand on est venus ici c'était mieux qu'avant. Avant on habitait à Paris dans une seule pièce, on était mal logés. Quand on est arrivés ici c'était un peu la campagne: il y avait le jardin que mon père cultivait, il faisait tous les légumes et il avait un poulailler. Ca nous nourrissait en grande partie et il y avait aussi une petite partie du jardin pour nous parce que ma mère nous préférait là que dehors

Q: Et votre mari?

R: Mon mari s'occupait moins du jardin, c'était pour les enfants. Il allait plutôt à La Plaine vers le port de Genevilliers avec son beau-frère le dimanche après-midi pour faire un jardin là-bas.

Q: Vous ne sortiez pas beaucoup?

R: Ou alors 3 ou 4 fois par an on allait en excursion avec la Société des Pères de Famille en bus. C'était les hommes qui l'avaient organisée mais on allait en famille, en car, visiter des châteaux ou des beaux endroits à voir.

On ne sortait pas beaucoup quand on était jeunes. Je ne suis jamais sortie jusqu'à à peu près 18 ans alors que je travaillais depuis l'âge de 13 ans et quand j'ai commencé à sortir j'allais quelquefois avec ma soeur au cinéma ou à Paris aux Magasins, mais ça c'était plutôt rare; on se promenait plutôt, on n'avait pas d'argent.

On sortait davantage quand on s'est mariés mais on aimait bien rester à la maison pour l'entretenir. On était assez sauvages, on aurait pu aller à la Maison Pour Tous de temps en temps mais on y allait que pour le cinéma.

On bougeait pas beaucoup du coin, on allait à l'usine à pied et comme on n'a jamais eu l'argent pour s'acheter une voiture on se déplaçait en tram ou en train. Mon mari lui, il avait un vélo, s'était surtout pour aller au jardin de La Plaine, sinon il ne faisait pas grand chose avec son vélo.

Q: Mais vivre dans une cité-jardin?

R: La cité c'était bien, c'était un peu la campagne. On était beaucoup mieux logés que tout ce qu'on aurait pu trouver n'importe où ailleurs. Tout le monde se connaissait même si on ne se voyait que dans la rue pendant les commissions; les enfants jouaient ensemble et c'est avec eux surtout qu'on se connaissait entre nous .

Maintenant ce n'est plus pareil, c'est chacun pour soi, c'est beaucoup plus individualiste. Les gens ont changé et ils se voient moins entre eux.

Me THUILOT Odette

47 rue de Chevreuil, Gennevilliers

64 ans, retraitée, mariée

père, employé des PTT, 5 enfants élevés dans la cité depuis 1925

mari, comptable, retraité

préparatrice en pharmacie

1 fille de 17 ans, née dans la cité-jardin

Q: Vous souvenez-vous de votre arrivée dans la cité-jardin?

R: Quand on est arrivés les jardins n'étaient pas aménagés; il n'y avait ni barrières ni troènes devant les maisons mais il y avait déjà l'Ecole Pasteur.

Les jardins de derrière servaient partout pour cultiver les légumes, les salades et les pommes de terre, les haricots verts et il y avait presque partout des poulaillers et quelques fleurs.

Quand mon père a vu ça il s'y est mis alors que ce n'était pas du tout sa spécialité, il était employé des postes et avant on était tous à Oran et puis il avait préféré rentrer en France et c'est par les Postes qu'il avait eu un logement dans la Cité. Donc, comme ce n'était pas sa spécialité on a jamais fait de Concours-Jardin, pourtant y'avait un prix et ça amusait beaucoup tout le monde parce qu'il y avait des gens qui passaient, qui donnaient des notes, après avoir tout bien regardé.

Q: Le concours-jardin était-il géré par la Maison commune?

R: Il y avait aussi le Foyer Civil qui était géré par l'Union Franco-Américaine pour les Enfants. Ils organisaient le jeudi et les grandes vacances des enfants. Le directeur s'appelait Monsieur Arnaud et il était assisté de Mademoiselle Noillac.

J'ai fait un peu de tout dans ce foyer. Il y avait des professeurs de tout: gymnastique, sténo-dactylo, anglais, enseignement ménager, piano et aussi du cinéma pour les enfants, une bibliothèque où on pouvait aller chercher des livres, une distribution de croissants tous les jeudis ... C'était très bien .

On organisait aussi des fêtes, des danses, des pièces de théâtre...

Tous les enfants en ont profité, même assez tard quand j'avais 19, 20 ans jusqu'à la guerre on y a fait des bals, des sauteries.

Le dimanche il y avait aussi du cinéma pour les adultes.

Dans ce foyer il y avait pas de politique, ça c'était très bien, c'était l'esprit laïque, tout le monde y allait.

Il y avait aussi un patronage catholique plus haut mais uniquement pour les gens de la confession.

Il y avait des fêtes à toutes les fêtes; on avait pas de problème de vacances, toutes les grandes vacances on restait ici et on ne s'ennuyait jamais. Il y avait tous les jours des choses différentes.

Quelquefois on allait au Parc Pigeon qui s'appelle maintenant le Parc de Loisirs; on allait y construire des cabanes en bois avec des concours pour la plus belle cabane. On s'amusait bien et dans "Le Creux" on faisait de la gymnastique.

Q: C'est quoi " Le Creux"?

R: Ce que j'appelle Le Creux c'est le square, tout le monde la toujours appelé comme ça ici, je ne sais pas pourquoi.

Les garçons et les filles s'amusait ensemble et on n'était séparés que pour nous mettre en groupe pour aller au Parc ou à la gymnastique.

C'était un genre de patronage du jeudi et du dimanche avec des cours du soir.

Q: Vous êtes toujours restée ici ou vous avez déménagé?

R: Vous avez-vo Gennevilliers? Ils auraient pu faire un peu plus de pavillons, c'est l'horreur, la catastrophe. Tous ceux qui ont déménagé, qui ont quitté la Cité pour plus grand ou pour plus de confort regrettent leur pavillon.

Ici on est bien et pourtant avant y avait pas de confort.

Q: Quelles sont les plus grandes différences entre avant et maintenant?

R: On vivait ici mes parents et nous les 5 enfants et on était heureux. Et maintenant à 3 on se trouve à l'étroit. On était 4 dans la même chambre dans 2 grands lits et mes parents avaient le plus petit dans leur chambre puis on a occupé le cagibi pour dormir.

Avant il y avait un calorifère dans la grande pièce puis mon mari à fait la réinstallation du chauffage; il a fait un chauffage central en gardant les bouches d'air chaud.

Il a installé une salle de bains dans le débarras où mes parents avaient mis un lit, avant jusqu'à la guerre il fallait se laver dans la cuisine à l'eau froide. et une buanderie avec sous-sol et la cave à charbon. Le sous-sol était sur la terre, on vient de cimenter.

Avant on allait danser au Moulin de Sannois, maintenant les danses ce n'est plus pareil.

On était toute une bande de la Cité, un car nous emmenait du bas d'Argenteuil, on s'amusait bien puis il y a eu la guerre et pendant la guerre les parents se sont décontractés et après la guerre on allait tous au Bal à Paris.

Q: Vous êtes arrivée à quel âge dans la Cité?

R; Je suis née en 1919 et je suis arrivée dans la Cité en 1925, j'avais 6 ans. J'ai un frère qui est né dans la Cité. Je me suis mariée à 44 ans.

Q: Qu'est-ce que vous aimez le plus ici?

R: Dans les maisons avec des jardins comme ici, ça se passe toujours bien pour les enfants. Ils se promènent dans la rue tranquillement, ça ne fait pas de voyous, tous les enfants se connaissent.

Nous on restait des heures devant la porte d'une copine à parler, à rire... Tous les enfants étaient du même âge ou à peu près, allaient à la même école et s'amusait ensemble.

Mais le problème est pour ma fille de 18 ans. Elle n'a pas d'amis ici, il n'y a presque pas d'enfants de son âge. Elle est au lycée de Colombes et depuis la guerre il n'y a plus rien pour les enfants dans le Foyer. Il y a bien des choses plus loin... c'est pas pareil.

Q: Et pour vous?

Moi j'ai eu des problèmes pour mes études parce qu'après le Certificat d'Etudes j'ai été malade alors je n'ai pas pu continuer à

aller à l'école normalement. Alors j'ai repris ma formation toute seule avec les cours du soir et à la fin j'ai pu être préparatrice en pharmacie. Maintenant je suis à la retraite comme mon mari qui travaillait dans la comptabilité.

J'ai pris mon temps pour vivre. Je me suis mariée très tard.

J'en ai bien profité et j'aimerais bien que ma fille fasse comme moi mais elle n'a pas du tout le même caractère, elle est trop sérieuse, elle est pendant des dimanches entiers dans sa chambre à travailler. Quelquefois elle m'inquiète (rires).

Mme GOSSELIN

1 rue de Chevreuil, Gennevilliers

81 ans, retraitée, mariée

mari , ouvrier boulanger puis ouvrier dans l'industrie

ouvrière de pièces détachées de 1915 à 1925 et puis maîtrise à "Le Carbone" à partir de 1925

2 garçons

Q: Quelle était votre vie dans la Cité-Jardin?

R: Je travaillais à l'usine à coté, j'y étais à partir de 7 h., je revenais à 11 h.30 pour faire déjeuner les enfants puis je retournais à l'usine de 13 h.30 à 18 h.30 ensuite je faisais les courses, le repas puis je m'occupais des devoirs des enfants.

Mon mari était boulanger à l'époque. On se croisait car lui il partait le soir et rentrait le matin, il voyait pour ainsi dire pas les enfants qui mangeaient à 7 h.

Après, quand j'avais fini avec les enfants je faisais du repassage, je rangeais, je m'occupais de la maison et je me couchais.

Quand mon mari a changé de travail il discutait davantage avec les enfants, il restait plus en famille. Le soir, ils jouaient à des jeux de société, au Nain Jaune, aux Dames... On avait un gramophone, on l'écoutait et on apprenait à danser aux enfants.

Plus tard encore mon mari et mon fils discutaient un peu de politique, mon mari ne faisait pas de politique mais il connaissait des choses et il discutait avec son fils de ce qu'il se passait.

Q: Y-a-t'il eu d'autres changements pendant cette période?

R: 36 a un peu changé les choses. Pas dans le travail de tous les jours, il y avait toujours le travail de la maison et les 40 h., c'était mieux mais on faisait toujours autant d'heures parce qu'il y avait les heures supplémentaires et il y avait plus de travail supplémentaire qu'avant, il fallait souvent travailler le samedi ou le soir... Quand j'ai fait la grève à l'usine je tricotais avec des collègues, j'y allais, c'était comme ça mais je n'étais pas celle qui participait vraiment, c'était quand même une bonne chose parce que le travail était dur.

Q: Et en dehors du travail?

R: Le Jeudi il y avait de l'animation à la Paroisse mais y avait beaucoup moins de choses que maintenant. Les enfants jouaient beaucoup dehors, ils étaient tout le temps dans la rue et il y avait beaucoup de femmes qui restaient à la maison.

Q: Alliez-vous dans la Maison Commune?

R: La Maison pour Tous ? Les enfants y sont allés quand ils étaient plus grands, ils allaient au cinéma le dimanche après-midi. Nous on connaissait pas beaucoup les activités qu'il y avait. On avait trop de travail et puis on ne se voyait déjà pas beaucoup vu que mon mari était boulanger et que moi j'étais à l'usine de carbone .J'y ai travaillé comme ouvrière de pièces détachées et puis j'ai eu la maîtrise .

Mes enfants c'est ma belle-mère qui les a toujours gardés, ils n'ont jamais eu besoin d'aller en crèche ou en nourrice , ma belle-mère a vécu avec nous jusqu'à sa mort.

Q: Mais vous aviez quand même un peu de temps le dimanche et pendant les vacances ?

R: Nos dimanches se passaient en famille. On allait dans la famille ou c'est la famille qui venait chez nous, on était presque jamais en dehors de la famille .

Les vacances se passaient pareil, pour les premières vacances qu'on a eu en 36 on est partis en province en famille.

Quelquefois on allait en excursion avec "La Société des Pères de Famille ". C'était des sorties organisées en bus , on y allait avec les enfants plusieurs fois par an, 2 ou 3 fois visiter des châteaux ou en forêt. C'était les pères qui s'étaient organisés pour que les familles de la Cité fassent des choses ensemble. Avant , il y avait surtout des ouvriers dans la Cité, en particulier des ouvriers du gaz.

Q: Vous êtes de Gennevilliers?

R: Avant d'habiter dans la Cité on habitait dans un garni à Suresnes. Mon frère a été dès le début dans un appartement de la Cité de Suresnes, c'est une belle Cité, la plus belle. Elle est grande et elle est construite avec de beaux matériaux, il n'y a pas que du ciment comme ailleurs.

On a demandé à Monsieur Sellier, c'était un homme juste qui s'occupait bien de sa commune et qui avait de bonnes initiatives.

J'avais connu Monsieur Sellier dans l'imprimerie où je travaillais à Suresnes puis j'avais été travailler à Paris à cause de mon mariage.

En 25 on a eu un petit pavillon puis en 27 on en a eu un plus grand, un 3 pièces à la naissance de notre deuxième enfant.

Q: C'était confortable?

R: Y avait que de l'eau froide à l'évier. On a changé le chauffage en 34, on a mis le chauffage central au charbon et c'est seulement en 77 qu'on a eu le chauffage au gaz.

On a eu la TSF et le gramophone dès 1934 et on a toujours beaucoup écouté les deux.

On n'avait pas d'auto, quand mon mari a été ouvrier, avant il était commis-boulangier, il travaillait à Saint-Ouen et il y allait en vélo.

Dans la Cité il n'y avait pour ainsi dire pas d'auto à part les fournisseurs qui venaient le matin. C'est pour ça aussi que les enfants jouaient tous dans la rue, c'était un peu la campagne, tout le monde connaissait tout le monde, on se parlait un peu, maintenant tout a changé.

Q: Vous ne faisiez pas de jardinage?

R: Bien sur, il y avait le jardin aussi, on y cultivait des légumes et on y avait aussi des fleurs.

On a eu le Deuxième Prix Inter-Cités pour notre jardin.

L'été on faisait goûter les enfants dans le jardin.

Il y avait aussi des poulaillers, nous on en avait un aux dimensions autorisées par L'Office mais ils ont fini par être supprimés à cause des excès; certains en avaient des mal faits et mal entretenus et à la fin ils ont tous été interdits.

Q: Les habitants avaient des relations faciles avec l'Office?

R: Ceux qui avaient des choses à dire, ils l'écrivaient dans le cahier des charges qui était chez le gardien mais en fin de compte ce n'était pas un bon système. L'inspection venait bien pour voir mais il n'y avait pas grand chose de fait pour ça, on ne peut pas dire que c'était efficace.

Mes enfants ont fait toute leur scolarité dans la Cité. Quand on est arrivés la première classe était construite et les autres ont été inaugurées plus tard, au fur et à mesure.

Mr et Mme GIRAUD

45 rue de Chevreuil, Gennevilliers

Mme GIRAUD

75 ans, retraitée, remariée

parents, ouvriers à l'usine Le carbone, famille nombreuse

mari, ouvrier qualifié

ouvrière à l'usine Le Carbone de 1923 à 1973

2 filles

Mr GIRAUD

82 ans, retraité, marié

ouvrier qualifié en mécanique de précision à Ivry

1/2 permanent du service de sécurité du C.C. au P.C.

Q: Cette cité-jardin est très intéressante car c'est un des premiers lieux urbains doté d'une Maison Pour Tous, pouvez-vous m'en parler?

Mr G.: Dans la Maison pour Tous il y a toujours eu une salle de cinéma et une Société de Musique avant et après la guerre

Mme G.: Avant la guerre ils avaient aussi fait des jeux pour les enfants, il fallait bien, il n'y avait rien d'autre pour les gosses, il y avait donc un patronage le jeudi.

Le directeur s'était monsieur Arnaud.

Mr G.: Il y a eu aussi des bals qui ont été fait mais les plus importants ça a été ceux de la Bourse du Travail à côté de la Mairie après la guerre.

Actuellement c'est une salle de cinéma avec des réunions de musique. Il y a aussi une Société de Philatélie et un Club de Jeu d'Échecs qui existaient avant la guerre et qui sont toujours là.

L'Association des Locataires s'y tenait aussi et organisait tous les ans le Concours des plus Beaux Jardins de la Cité.

Avant la Cité appartenait à la Société des HBM de la Seine mais

maintenant c'est fini, ça appartient à Gennevilliers, à la Ville.

Q: Comment viviez-vous avant la guerre?

Mr G.: On avait pas beaucoup de loisirs avant la guerre. On allait au cinéma ou on allait camper en copains, c'était du camping individuel, pas du camping organisé.

Quelquefois quand il faisait beau on allait prendre des bains dans les carrières...

Mme G.: Nous les femmes on travaillait beaucoup à cette époque là. Il y avait 4 usines pour femmes dans le coin : Le Carbone où il n'y avait pas de douches et il n'y avait pas de douches non plus dans les logements de la Cité, alors vous imaginez le sport que c'était , parce qu'il n'était pas question de ne pas se laver tous les jours, les lampes, les produits chimiques de monsieur Beauchamps....

Toute la famille rentrait dans la même usine et les patrons y avaient aussi intérêt.

Moi, j'ai travaillé au Carbone de l'âge de 12 ans jusqu'à la retraite.

J'ai pas eu trop à m'en plaindre. L'accrèche de la Cité a été faite par la Carbone et il y avait un docteur qui passait chaque semaine pour voir les bébés, s'était vraiment pratique. Autrement il y avait seulement un dispensaire en dehors de la Cité, c'était le Dispensaire Municipal.

Mr G;: Dans la ville il y avait un seul conseiller municipal communiste jusqu'en 36. En 36 c'est un maire communiste qui a été élu mais il n'a pas eu le temps de faire grand chose.

Pendant la guerre on a déménagé 7 fois dans la même rue parce que j'étais recherché mais on ne pouvait pas me retrouver parce qu'ils recherchaient un célibataire et comme je vivais avec ma femme et ses deux enfants tout le monde disait qu'on était une

seule famille et après , avec une combine ma femme est devenue concierge d'un immeuble où il y avait la maitresse d'un grand chef de la Gestapo. Elle lui faisait ses courses et son ménage et cet immeuble était à moitié vide parce que toute la Cité était à moitié vide. Il y avait plein de gens qui ne sont rentrés qu'à la fin de la guerre. On était tellement bien protégés par ce voisinage que j'ai pu loger tous les parachutés sans aucun problème. Il y en avait que je devais garder des semaines mais on avait aucun problème de nourriture.

C'est à la fin de la guerre que les problèmes ont commencé. On a voulu tondre ma femme, j'ai pu arrêter ça de justesse. On a perdu notre logement mais j'ai pu avoir aussitôt un pavillon vite fait.

Enfin tout ça c'est du passé ...personne ici savait que j'étais communiste mais moi au départ j'étais d'Ivry. J'ai rencontré ma femme en venant dîner ici chez un copain. Ca n'allait plus avec son mari parce qu'il buvait beaucoup trop et alors ça ne pouvait plus durer. Donc je suis venu habiter avec elle ici mais je continuais à travailler ailleurs. J'avais une moto et je pouvais me déplacer comme je voulais, sans perdre de temps.

Et après la guerre les gars du coin n'ont pas compris que ça soit moi qui rouvre les premières activités du Parti . Quand j'ai rouvert la Section ils se sont dit : mais qui c'est celui là, il veut nous prendre notre place! ... Ils n'ont vraiment rien compris . Tout ça c'est des vieux trucs mais sur le moment j'ai bien rigolé et après ils ne m'ont plus vu à leurs réunions.

Q: A part le travail quelles occupations aviez-vous?

Mme G: Vous vouliez savoir ce que je faisais quand je ne travaillais pas et bien j'ai toujours beaucoup lu et je tricotais quand je ne lisais pas. Mais un de mes plaisirs ça a toujours été les repas entre copains et les repas en famille et aussi toutes les fêtes familiales, les mariages, les choses comme ça.

Avant la guerre il n'y avait pas de surprises-parties, des réunions de groupe comme les jeunes ont su en faire, c'était pas du tout le

même genre, on était beaucoup plus individualistes avant la guerre, on restait en famille.

· Nous par exemple on allait dans les terrains maraichers en famille le dimanche et on y restait toute la journée.

Autrement je parlais aux gens de la Cité à la sortie de l'école, j'aimais bien ça et j'allais toujours aux Prix de l'école pour voir mes enfants et aussi rencontrer des gens que je n'aurais pas vu autrement .

Mr G.: Si, il y avait un Club de Cyclistes qui faisaient des ballades entre gens de la Cité mais c'était privé ce club.

En fait on faisait beaucoup de ballades en moto avant la guerre.

Moi, je faisais entre 70 à 80 mille kilomètres par an mais c'était dans le style groupe de motards quand on se balladait. C'est vrai qu'on était beaucoup plus individualistes.

· Quand je partais avec ma femme en camping, on prenait tous les jours notre déjeuner au restaurant et le soir on se débrouillait.

Puis après la guerre on a eu une voiture et on faisait des ballades en France et puis on a continué à voyager en voyages organisés à l'étranger, surtout depuis qu'on est à la retraite.

On a fait L'Egypte, la Russie, le Portugal, L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, le Maroc, la Tunisie. On a tout fait sauf l'Orient et l'Amérique et maintenant je suis trop vieux, je suis malade trop souvent et ça fait 3 ans qu'on ne peut plus partir.

Pourtant quand on voyage on rencontre des étrangers dont on se fait copain. On a des copains dans le monde entier et en plus on s'amuse quand on voyage, on ne dit jamais qu'on est des ouvriers et quand les gens me demandent ce que je fais je réponds toujours que j'étais dans les affaires.

Q : Et ici ?

.Mr G.: Maintenant il y a quand même beaucoup plus de quoi s'occuper. Il y a une piscine, une patinoire, on peut faire de la danse à la Maison des Jeunes, il y a un gymnase, une Société Sportive où on peut encore faire du judo, du karaté, du cheval et je ne sais quoi encore.

Pour les vieux la Ville est très bien organisée. On a 5 ou 6 maisons de vieux, un siège pour les vieux et il y a des réunions tous les après-midi. Il ya aussi des ballades. Tous les 15 jours on peut faire une sortie d'une journée. La Ville a aussi des maisons et des villages de vacances où les vieux peuvent aller.

Ce qui se passe c'est que maintenant Gennevilliers est une vraie ville, c'est pas quand vous avez une toute petite population que vous pouvez organiser des choses comme ça .

.A Noël ils font un repas de mille personnes et tous les vieux de la ville ont droit à un cadeau.

En plus tous les jours il y a un bus gratuit pour lesvieux qui est doublé les jours de marché et ceux qui sont trop fatigués pour faire leur ménage ont droit à de aides familiales chez eux. 9a on peut pas se plaindre.

Nous on fait rien de tout ça, on a toujours préféré se ballader tous les deux et quand on se ballade pas c'est parce que je suis malade.

Q: Connaissez-vous encore des gens ici que je pourrais rencontrer?

Mme G.: Vous voulez voir d'autres gens qui habitaient la Cité avant la guerre? Vous savez il y a pour ainsi dire plus personne, il y a 2 dames veuves qui habitent en face et il y a aussi notre voisine

Mr G.: Je ne vous la conseille pas, c'est une folle mais je crois qu'on vous a tout dit sur la vie avant la guerre. Oh oui, la voisine c'est pas la peine, c'est une juive.

Deux Dames Incognito (dans la rue)

Gennevilliers

retraitées, veuves

Q : Pourquoi habitez-vous la Cité et depuis quand?

R: On est venues dans la Cité pour le logement , on était déjà mariées et avec des enfants, c'était avant la guerre.

On est toutes les deux veuves maintenant

Q : Pouvez dire quelque chose sur votre vie ici avant la guerre, ce qu'elle avait de spécifique et si vous vous souvenez de la Maison pour Tous?

R: A la Maison pour Tous il y avait de fêtes qui y étaient organisées et aussi du cinéma et on organisait aussi les colonies de vacances, les jeunes étaient encadrés, c'est pas comme maintenant.

Il y avait aussi un cahier de revendications pour la Cité et un inspecteur qui venait toutes les semaines. C'est vrai que la Cité était très encadrée et surveillée et entretenue et on trouvait tout sur place. On ne sortait pas plus de 2 ou 3 fois par an pour aller dans les Grands Magasins et c'est tout. On avait tous nos loisirs sur place.

On travaillait toutes les deux et on a mis toujours nos enfants en nourrice, les enfants ne sont pas allés à la crèche parce qu'on trouvait des nourrices partout.

Le Maire, monsieur GRANDEL, était très bien, c'est pour ça que tout marchait bien ici.

Mme MURTIN (dans la rue)
18 rue de Chevreuil, Gennevilliers
veuve
12 enfants

Q : Depuis quand, pourquoi et quelle a été votre vie dans cette cité?

R: Ca fait 55 ans que je vis dans cette Cité.

Mon mari était gardien de la Paix.

On est venus ici pour le logement parce que j'ai eu 12 enfants.

On a tous vécu dans un 3 pièces et on était contents d'avoir trouvé ça .

Je ne pourrais rien vous raconter de cette époque car je ne sortais jamais, j'avais trop de travail à faire à la maison.

Monsieur WAROUX Albert
Cité Albert Caron ,L.161, Suresnes
59 ans, marié
ouvrier qualifié, tourneur-outilleur
8 enfants

Q: Pouvez-vous me parler de la cité-jardin?

R: Je peux vous en parler de la Cité, je suis né à Suresnes en face de la Mairie.

L'emplacement de la Cité-Jardin c'est l'ancien dépôt des ordures de la Ville de Paris, c'était une décharge.

Q : Pouvez-vous me dire comment vous viviez à cette époque là?

R: Quand je suis né on vivait rue Rouget de Lisle. Il n'y avait pas de WC, pas d'eau, pas de chauffage.

La majorité des Suresnois vivaient dans des presque-taudis. On était à coté de la Seine dans un pavillon, on était 8 enfants et il

fallait traverser deux cours pour un chiotte qui appartenait à tout le monde.

Q : Et vous ?

R: Moi, j'ai d'abord été à l'Ecole Jean Macé puis il y a eu la construction de l'Ecole Payret-Dortail, actuellement Lycée Paul Langevin et j'ai continué ma classe là-bas.

C'était une école pilote avec un gymnase et une piscine et un terrain de sport derrière mais actuellement vous ne pouvez plus le voir car il y a une construction sur ce terrain.

Dans cette école tous les enfants apprenaient à nager, tous les enfants de Suresnes puis quand on savait nager on allait sur la piscine qui était sur la Seine. Elle était dans une péniche qui appartenait à l'Association Sportive de Natation.

Des parents faisaient des certificats de complaisance pour leurs enfants, pour qu'ils n'aillent pas à la piscine. C'étaient des bourgeois qui ne voulaient pas que leurs enfants se mélangent dans l'eau, ils trouvaient qu'il y avait un manque d'hygiène, j'ai vécu ça. Tous mes frères, les 7 autres sont allés dans la même école.

On utilisait le Stade de la Bourse à Garches, on emmenait les enfants en car une ou deux fois par semaine là-bas.

Il n'y avait pas de Centre Aéré, c'était les maitre d'école qui gardaient les enfants le jeudi à 50/50 avec le patronage des curés qui était dans une cour.

Pour les Vacances, ils plaçaient les enfants dans des fermes de la Nièvre, 150, 200, ils étaient surveillés par les assistantes sociales de la Ville.

Les assistantes sociales s'occupaient des familles nombreuses. Elles allaient voir les plus pauvres. Si on a bien mangé avec mes parents c'est grace à Henri Sellier.

Il y avait la goutte de lait : j'allais tous les jours chercher un panier de biberons plus une gamelle de soupe et un pain de 6 livres gratuits et une fois par semaine à peu près il y avait de la viande.

Q : Vous aviez aussi une Maison Commune ?

R: Le Centre Albert Thomas, qu'on a appelé aussi Maison du Peuple à la guerre, avait un théâtre qui faisait aussi salle de cinéma, 6 salles de réunion dont la salle Fernand Gernier qui pouvait contenir 150 personnes. On s'en servait surtout pour les réunions politiques et il y avait aussi un espèce d'hôtel, trois ou quatre dortoirs qui pouvaient contenir 6 à 8 lits avec des douches pour recevoir les visiteurs. On y logeait les associations culturelles, les groupes folkloriques, les troupes de théâtre.

Il y avait beaucoup de manifestations dans le Centre.

Des concours d'échecs, les réunions de quartier, le cinéma, le théâtre, des réunions politiques, les Bals d'Associations dans la salle Grunebaum Balin. Mais les bals dans cette salle ça a plutôt servi après la guerre parce qu'avant Suresnes c'était le Rendez-vous de Tout Paris, il y avait des bals partout .

Dans la Tête de Pont de Suresnes il y avait 5 ou 6 bals renommés jusqu'à Paris. Il y avait la Belle Gabrielle, Renault, La Grotte, le Moulin Rose, le Balcon des Iles. On y venait en Bateau-Mouche ou en Tramway qu'on prenait de la Porte Maillot, il a été supprimé en 39 quand on a fait le nouveau Pont de Suresnes. Il y avait aussi un bal en haut sur le boulevard Henri Sellier, la Belle Cycliste.

C'était la Fête le vendredi, le samedi, le dimanche et même le lundi et moi je voyais tout ça mais j'étais un gosse à l'époque.

Dans tous ces bals on y mangeait aussi de la friture pêchée dans la Seine et il y avait aussi les Fêtes des Vendanges qui faisaient Braderie en même temps, le premier dimanche d'Octobre. C'était

avec un des Adjoints de Sellier qui s'appelait Vigneux et les vigneronns de Suresnes. Elle n'a existé que 5 ans et n'a été reprise qu'en 1965.

Avant 14 sous le chemin de fer il y avait des champs de roses et des vergers, au-dessus il y avait des vignes et il y avait aussi des vignes tout autour du Mont-Valérien et ça c'est resté jusqu'à la guerre.

Q : Et vous les enfants que faisiez vous ?

R: Nous, on sortait tous ensemble, j'avais 3 frères et 3 soeurs, ma soeur aînée n'a pu sortir que quand mes parents ont trouvé que mes frères étaient assez grands pour la sortir ce qui fait qu'elle n'a pas mis les pieds dehors avant 20 ans.

· A Payret-Dortail il y avait quatre formations, le métier technique, la formation générale, les arts et métiers, le commercial.

Moi, j'ai fait mon apprentissage chez un façonnier de tourneur-outilleur. J'avais suivi les Arts et Métiers mais j'ai du aller travailler à 15 ans 1/2

Avant la guerre Suresnes était industriel. Suresnes est un très vieux site. Au départ il y avait La Tuilerie qui appartenait à la maitresse d'Henri IV, il y avait des haras avec de très beaux chevaux, l'Edit de Nantes a été signé à Suresnes.

Q: Et vous personnellement quels étaient vos loisirs, vos occupations ?

R: J'ai été en vacances cinq fois dans les fermes dans la Nièvre avec mes frères pendant deux mois puis mes parents nous ont envoyé dans une colonie de curés parce qu'ils trouvaient que c'était moins cher .

Et c'est là en 1937, dans une colonie de curés à coté de Quimper que je deviens socialiste. Voilà comment ça c'est passé : les riches, une dizaines de gosses quittaient toujours le repas avant nous, un jour on a décidé de les suivre et on s'est aperçu qu'ils étaient tous

derrière un petit mur avec le curé de Bretagne et le curé de Suresnes tranquillement assis en train de manger des gateaux, de la pâtisserie autour d'une table.

Ça c'était pas la mentalité d'Henri Sellier. Pour moi c'est un bienfaiteur et pour mes parents c'était quelqu'un d'accueillant.

A Suresnes il y avait de la misère et lui il la voyait.

Il était très opposé aux riches et pourtant il y en avait dans Suresnes. Il y avait les Richemond qui vivaient dans 30/40 pièces, il y avait Danac à qui il a fait payer une crèche dans les années 30/32.

Il a urbanisé Suresnes et de façon moderne avec une Cité-Jardin.

Il a organisé plein de fêtes, les Joutes, les courses de hors-bord, le Critérium de As.

Toutes les familles y allaient et entières. Nous on partait tôt le matin avec des bancs et des casse-croûtes pour être bien placés, rien rater et on voyait passer la Maire, la fanfare de Suresnes...

Il y avait encore un autre grand amusement à Suresnes, c'était la Fête Foraine, il y en avait plusieurs mais il y en avait une surtout qui durait un mois

Il y avait aussi trois cinémas, le Capitole, le Jaurès et le Centre Albert Thomas.

Q: Est-ce que la politique municipale, dont vous parlez tant, avait aussi une politique de santé ?

R: Il y avait aussi le sport mais ça c'était essentiellement scolaire. Au début c'était l'instituteur qui faisait l'athlétisme, la natation, le football puis on a eu un prof de gym, un maitre de gym, tous les enfants faisaient du sport.

Et il y avait aussi les Fêtes Scolaires par quartier dans chaque école où on donnait les Prix d'Honneur et d'Excellence mais où on donnait aussi un Prix de Camaraderie.

· Si on était malade et qu'on était dans le besoin on allait voir l'assistante sociale qui vous donnait un bon gratuit signé par l'Adjoint au Maire et il y avait un médecin du dispensaire qui venait soigner les enfants des familles qui se trouvaient dans la nécessité.

Au départ beaucoup de parents avaient peur des vaccins et étaient contre, pas les miens, la population pouvait aller se faire vacciner au dispensaire et pour nous ça se passait dans les écoles.

Dans les années 30, dans la crise Sellier a donné à des entreprises la possibilité de s'installer à Suresnes mais avec l'obligation de prendre des suresnois pour travailler.

Il a toujours donné des logements et du travail en priorité aux suresnois et à ceux qui travaillaient dans des entreprises qui étaient sur son territoire.

Après sa destitution par les allemands certains suresnois l'ont renié. Ils faisaient ceux qui ne le reconnaissaient pas dans la rue, etc. Je suis sûr que c'est ça principalement qui l'a tué.

Quand il est mort il y a eu une interdiction officielle d'aller à son enterrement. Au départ on était douze et à la fin on était des milliers.

Trois semaines avant sa mort je l'ai rencontré dans la rue et il a pleuré devant nous. Il se demandait si c'était bien ou mal ce qu'il avait fait dans sa vie, s'il avait bien ou mal fait.

Il est mort de chagrin et de peine.

· Avec tous ces gens qui lui tournaient le dos, il se demandait s'il avait eu raison.

Avant la guerre il y avait une coopérative dans la Cité-Jardin à la place du Santiago maintenant, dedans il y avait un café, une salle de réunion, une bibliothèque et il y avait toujours un élu pour parler aux gens.

Q: Vous souvenez-vous de l'Ecole de Plein Air?

R: L'Ecole de Plein Air a été faite parce qu'il y avait une majorité de pulmonaires chez les jeunes suresnois.

Le sport était tellement bien organisé quev Suresnes a eu deux champions olympiques.

C'est Jean-Baptiste Aubry, qui vivait dans le vieux stade de la Cité-Jardin puis qui a du déménager quand il y a eu la construction du nouveau stade - et il en est mort - qui s'occupait de tout.

C'est lui qui a créé la gymnastique culturelle et rythmique en France. C'est lui qui avait fondé le premier Club Athlétique Suresnois en 1922.

Il y a toujours le Club des Bleus de France qui a eu un champion du monde de vélo.

Tous ces clubs continuent à fonctionner et produisent encore des champions. J'ai deux frères qui sont là-dedans. Moi, j'ai préféré m'occuper de faire redémarrer la Fête des Vendanges!!!

Madame CHAMPAIN

2, allée W. Penn - SURESNES

75 ans, veuve (mariée dans la cité)

Père, ouvrier qualifié.

Mari, chauffeur de taxi indépendant.

Maîtresse de maison.

5 enfants.

Q : Depuis quand connaissez-vous la Cité-Jardin ?

R : Je suis venue dans la Cité quand je vivais encore avec mes parents, on venait d'Asnières, c'était en 1924. Puis je me suis mariée et j'ai eu un petit appartement dans la Cité, puis un petit pavillon, puis un grand pavillon parce que j'ai eu 5 enfants.

Q : Comment viviez-vous, quelles étaient vos activités ?

R: Quand j'étais jeune fille j'allais au patronage catholique seulement, je n'allais pas à la salle des fêtes ni au cinéma. Je n'avais pas le droit de sortir.

En fait, on se voyait entre les gens qui se connaissaient de la Paroisse. On allait les uns chez les autres et moi, j'ai connu mon mari comme ça, il habitait aussi la Cité mais s'il n'avait pas été dans la Paroisse je ne l'aurais jamais rencontré.

Et pour mes enfants, ça a été praeil, ils allaient au patronage catholique... sauf pour le dernier qui a aussi été au patronage laïc.

Q: Pouvez-vous me parler de votre vie de famille dans la Cité ?

R: Mon mari était artisan-taxi, il travaillait la nuit, il fait le "taxi collectif", son trajet c'était Suresne-Porte Maillot pour huit personnes ; après son trajet a été remplacé par le bus 244. Il travaillait tous jours et il n'a pris son dimanche que très tard ce qui fait qu'on se voyait très, très peu.

Moi, je m'occupais de la maison et des enfants.

Le dimanche on le passait en famille ou avec des gens de la paroisse.

Quand mon mari a eu son dimanche, le matin il s'occupait de sa voiture et l'après-midi il bricolait à la maison. C'était toujours comme ça!!!

Les enfants, eux, faisaient des sorties paroissiales et moi, j'allais quelques fois à des réunions, c'est comme ça qu'on ne participait pas aux autres activités de la Cité, on faisait comme ça.

Q : Vous ne participiez à aucune activité de la Cité ?

R: Depuis que je suis veuve, je m'occupe de la vie associative mais de toute façon je n'aurais pas pu faire ce genre de choses avant la guerre car ça n'existait pas beaucoup... mais en fait c'est parce qu'on menait une vie surtout familiale.

Mon mari était très bricoleur, c'est lui qui a complètement aménagé le grand pavillon et c'était à peu près fini entre 35 et 36, il avait refait la salle de bain, installé tout le confort, fait le jardin.

Le jardin, il l'avait surtout aménagé pour les enfants, il n'y avait pas de culture, pas d'élevage non plus (de toute façon c'était interdit), il y avait donc une pelouse, des jeux et quelques fleurs.

On avait une auto dès 1934, c'était le taxi, mais c'était pour le travail. C'était dur le travail d'artisan et 36 et bien ça n'a rien changé pour lui !!!

Q : Y avait-il une ambiance différente avant la guerre ?

R: La cité-jardin, c'était une espèce de grande famille, tout le monde se connaissait. Au départ, il y avait le lavoir où toutes les femmes allaient et je me souviens encore que ma mère, quand elle était très très vieille, voulait toujours aller au lavoir parce que c'était un souvenir qui lui restait.

Sellier venait beaucoup aux fêtes, aux distributions des prix et il parlait facilement avec tout le monde.

Il y avait beaucoup de fêtes qui étaient organisées, il y avait aussi des bals, il y en avait un qui s'appelait la "Belle Cycliste"... Les gens y venaient en Bateau-Mouche, mais nous on ne les a jamais fréquentés... on avait surtout une vie à la maison et avec les gens

de la paroisse, on allait les uns chez les autres et on allait très peu à des manifestations.

Madame DELIN

Maison de retraite Locarno, Suresnes

80 ans, veuve, retraitée.

Mari, employé RATP

Employée à l'hôpital Foch après la scolarisation des enfants

5 enfants

Q : Quand êtes-vous venue habiter dans la Cité-Jardin ?

R: Je suis venue habiter avec mon mari et mes 5 enfants dans un collectif en 1933. En 1934, on a eu un pavillon de 3 pièces. Pour avoir ce pavillon, on s'est adressés directement à Monsieur Sellier, il était comme ça, on pouvait lui parler directement de ses problèmes...

Q : Que faisiez-vous, comment viviez-vous dans la Cité ?

R: Mon mari travaillait dans le métro, il avait donc des horaires particuliers, un jour sur deux il travaillait de 5 h à 13h, un jour sur deux il travaillait de 14 h à 24 h.

Moi, je m'occupais des enfants qui allaient à l'école, donc pendant la journée je m'occupais exclusivement de la maison, avec 5 enfants, il y avait beaucoup de travail.

Quand les enfants ont été plus grands, j'ai travaillé à l'Hôpital Foch.

Le soir de la semaine, on le passait toujours en famille, le jeudi les enfants allaient au patronage laïc ou confessionnel, ça dépendait des activités qu'il y avait.

Q : Et le dimanche et les jours de fête ?

R : La Cité, c'était un village, tout le monde se connaissait, on se connaissait comme ça, on parlait dans la rue avec tout le monde, même si on ne rentrait pas chez les autres.

Le dimanche, on avait deux jardins à la "Fouilleuse" dans la plaine et on y allait toujours pour le cultiver et s'occuper des lapins parce qu'on ne pouvait pas avoir d'élevage dans la Cité. On allait aux jardins en bicyclette et en mobylette, les enfants jouaient dans les champs pendant qu'on s'occupait des jardins et ils subvenaient à nos besoins. Le jardin du pavillon était plutôt un jardin d'agrément et un jardin pour les enfants quand ils ne jouaient pas dans la rue...

Dans la semaine aussi les enfants allaient au terrain de jeu et au Bassin qui était très bien entretenu, c'était très propre.

Il y avait une mutuelle des locataires qui aidait à payer le loyer en cas de maladie ou de problème important, cette mutuelle organisait aussi des fêtes et des jeux. Tout le mois de juillet il y avait la fête dans la Cité, dans la rue, avec des stands et des amusements, des manèges et des bals... tout le monde y allait.

Q : Il y avait aussi une Maison pour Tous ?

R: A la Maison pour Tous il y avait surtout le cinéma, on y allait assez souvent, à peu près tous les 15 jours.

Les femmes restaient plutôt chez elles, il y avait toujours quelque chose à faire à la maison et en plus on tricotait beaucoup car très souvent on habillait presque complètement nos enfants.

Les hommes se voyaient plus entre eux, pour jouer aux cartes ou autre chose...

Quand on est arrivés dans la maison, elle n'était pas aménagée, on se lavait au sous-sol!! On a fait la salle de bains avec deux chambres pour les enfants après la guerre. on n'avait que la T.S.F. avant la guerre!!!

Q : Il y avait aussi un service de santé bien organisé ?

R: Il y avait un dispensaire dans la Cité, mais nous on n'y allait jamais parce que par le métro on avait un médecin gratuit pour la famille, on allait plutôt là, comme ça, parce que mon mari y travaillait et donc on y avait droit et on avait pas à se plaindre...

Pour les vacances, on allait dans la maison de famille dans la Nièvre, à la campagne. Depuis 27 on y a passé toutes nos vacances. C'est mieux la campagne, on est toujours sortis dehors le plus possible, à la "Fouilleuse" le dimanche et dans la Nièvre l'été.

La Cité pour ça, c'était bien parce que c'est un peu la campagne, à l'air, c'est pas comme la ville. Les enfants pouvaient jouer dans la rue comme dans les villages et on connaît les gens. Mes enfants y ont encore des copains et il y en a un qui voudrait venir y habiter maintenant.

Autrefois, il y avait l'école de Plein Air, on l'appelait l'"Unique", c'était une exception très bien.

Avant la guerre, il y avait des veillées communales, c'était des sortes de réunions des gens de la Cité pour le plus souvent décider d'organiser une fête ou un spectacle.

Avant qu'il y ait la grande Salle des Fêtes dans la Cité, il y avait déjà une petite Salle des Fêtes où pouvaient se réunir les associations, il y avait les Société Sportives, les "touristes", c'était de la gymnastique avec Aubry.

Le soir, il y avait aussi plein de cours gratuits, surtout des cours techniques, trois ou quatre fois par semaine.

Avant la Cité, c'était vraiment une vie familiale mais cette ambiance tenait à Sellier, tout tenait à Sellier, quand il a disparu on a bien vu qu'il n'y avait plus rien comme avant.

Madame SOSSO

94, avenue de la Fouilleuse, SURESNES

75 ans, mariée, retraitée

Père, ouvrier monteur mort en 1925

mère, blanchisseuse, employée lingère municipale,

3 enfants dont 1 fils et 1 fille vivants en 38

Mari, directeur d'un club de moto

Secrétaire, adjointe au Maire de 44 à 47

1 fille

Q: Quand êtes-vous arrivée dans la Cité-Jardin et comment viviez-vous à cette époque là ?

R: J'étais encore une petite fille quand je suis arrivée dans la Cité en 1924. Il n'y avait que le noyau de la Cité, c'était un triangle fait avec six immeubles, il y avait trois immeubles qui faisaient le triangle, plus trois immeubles d'angle qui fermaient le triangle ; ce triangle était entouré par le Bld Jean Jaurès, le Bld Edouard Vaillant et l'allée des Gros Buissons et de l'autre côté de l'allée, il y avait des pavillons. Aux alentours, il n'y avait que des champs, un grand plateau de champs.

Les trois immeubles d'angle étaient pour les plus riches, ils étaient beaucoup plus confortables, il avaient le chauffage. Nous, ma mère, mon père (qui est mort en 1925) mon frère et ma soeur, on habitait dans un immeuble pour les pauvres. on a eu pendant trois ou quatre ans un jardin dans la rue Léon Bourgeois.

L'école primaire pour filles et garçons étaient déjà construite mais moi je ne l'ai pas fréquentée, j'allais déjà au cours complémentaire du Mont-Valérien.

Quand j'ai fini le cours complémentaire, j'ai été travailler à la Radio-Technique dans le Bas-Suresnes, au service comptable puis j'ai travaillé à l'Alstom à partir de 1930 dans les services techniques qui faisaient les petits transformateurs, j'ai travaillé là jusqu'en 1936, puis j'ai été sténo aux "Amis de l'Union

Soviétique", puis à la guerre, à partir de 40, je suis rentrée à la Mairie de Suresnes.

J'ai vécu jusqu'en 1938 avenue Edouard Vaillant avec ma mère et mon frère qui, lui, ne s'est marié qu'en 1946.

Q: Vous n'avez jamais quitté la Cité-Jardin ?

R : Ma mère travaillait à la Ville de Suresnes comme blanchisseuse-lingère, puis elle est rentrée comme femme de service à l'asile de vieillards. Elle allait travailler en tram, elle partait tous les jours à 7 h 1/4 pour commencer à 7 h 30, elle mangeait sur place à la cantine des employés de 12 h 30 à 13 h 30 et elle finissait à 18 h 35.

Moi, je rentrais tous les soirs dîner avec mon frère et ma mère, ma soeur était morte après avoir été très malade...

Plus tard, vers 17-18 ans, j'allais quelques fois à des meetings ou des réunions. J'avais un vélo mais je ne m'en servais que le samedi ou le dimanche.

Le samedi après-midi et le dimanche, j'allais au cinéma, si je n'avais pas pu y aller le samedi soir, j'y allais le dimanche après-midi, mais j'y allais presque toujours le samedi soir, et toujours dans le même cinéma, là où il y a maintenant les Galeries Barbès. On faisait aussi des visites de famille au Perreux, en tram, ou alors on allait se promener dans les champs et dans les vergers. Au début quand on avait un jardin, on y allait aussi mais comme mon père était mort, c'était un de mes oncles qui l'entretenait et il y avait bien un peu de légumes, mais pas grand chose.

J'avais une cousine de mon âge, plus ou moins de mon âge et c'est avec elle que j'allais le plus souvent me promener aux alentours, on allait voir les équipes de foot de l'association sportive s'entraîner, des choses comme ça...

Q : Y avait-il quelque chose qui différenciait la Cité-Jardin ?

R : En 36, toute la Cité était construite, mais après la guerre il y a eu encore de nouvelles constructions.

Dans la Cité, il y avait une mutuelle des locataires qui organisait des fêtes, les arbres de Noël... Cette mutuelle avait beaucoup d'activités, elle défendait les droits des locataires, elle venait en aide à ceux qui étaient en difficulté ,par une Tombola. Nous, on y était adhérents ; ça donnait un peu de vie à la Cité.

Il y avait aussi des fêtes avec des bals et là aussi j'y allais, mais on peut dire qu'il n'y avait pas grand chose à faire avant la guerre, à part le cinéma et les promenades ; à cette époque on avait beaucoup de travail et pas beaucoup de loisirs , excepté le dimanche et le samedi après-midi.

Il m'est arrivé de travailler au noir, le soir pour avoir un peu plus d'argent, je j'ai fait seulement quelques fois, je marquais des serviettes de toilettes pour une commerçante du bas de Suresnes... elle payait mal et en plus il y avait toujours des problèmes pour se faire payer.

Q : Qu'est-ce-que vous faisiez d'autre après le travail ?

R : A la maison, on n'avait pas la T.S.F. et on a eu le chauffage et la douche qu'après la guerre ,qu'on a installés nous-mêmes.

Dans la "première" Cité, au début, il y avait un lavoir commun et des douches, on avait le droit aux douches une seule fois par semaine et on payait avec des Bons qu'on avait achetés en même temps que le loyer.

Pour nous chauffer, il y avait seulement une cuisinière à charbon (après la guerre, ils ont construit avec des cheminées dans les chambres), l'hiver on restait tous dans la pièce commune qui était la plus chaude, elle faisait cuisine salle-à-manger, on avait aussi trois chambres et un W.C. mais pas de placards...

Quand je me suis mariée, après la guerre, j'ai continué à habiter dans cet appartement avec ma mère, on a vécu là jusqu'en 77.

Depuis, on est dans ce nouvel appartement qui n'a que deux pièces mais qui est beaucoup plus confortable et plus clair.

Q : Que faisiez-vous en dehors du travail ?

R: Même mariée, j'ai toujours continué à aller au cinéma, j'ai toujours aimé ça. mon mari travaillait dans un Club de moto ; il organisait des motos-cross. On allait aussi un peu à la Maison pour Tous quand ils y organisaient des bals mais en fait j'avais surtout des activités politiques ou autrement, j'allais avec mon mari voir de la moto.

J'ai eu une fille qui a été à l'école de Suresnes et puis au collège aussi à Suresnes.

Q: Vous n'avez pas d'autres souvenirs de vos activités dans la Cité-Jardin quand vous étiez jeune ?

R: C'est de 29 à 36 que l'avenue Jean Jaurès a été construite jusqu'à la "Frileuse", ça a pris sept ans.

On a pu venir en 1924 par ma mère, c'est elle qui a demandé à Sellier d'habiter dans la Cité pour l'air qui était meilleur. Mon père était déjà grandement malade et on habitait dans le bas de Suresnes ; depuis 1912, il y avait beaucoup d'usines et c'était très humide, ce n'était pas sain, on a donc eu droit à une priorité.

Sellier avait le le sens des autres et du dialogue. Il se promenait dans les rues, les gens pouvaient lui parler. Je l'ai connu personnellement par mes relations politiques, et c'est lui qui m'a embauchée à la Ville quand il n'y avait plus de travail aux "Amis de l'Union Soviétique"... Sellier était aussi quelqu'un de très intelligent.

Quand j'étais enfant, j'allais beaucoup jouer dans la rue et dehors, dans la campagne, c'est comme ça qu'on se connaissait tous mais à partir de 14,15 ans, ce n'était déjà plus pareil, je n'avais plus autant de temps parce que je m'occupais déjà de la maison.

Avant la guerre, il n'y avait pas de patronage laïc, aussi tout le monde n'y allait pas.

Après la guerre, j'ai été adjointe au Maire jusqu'en 47. J'avais fait partie du bureau de Libération institué comme Conseil Municipal en attendant les élections, et c'est à cette époque là qu'on a créé le patronage laïc.

Il n'y avait pas de patronage laïc mais il y avait des cours du soir qui étaient organisés par "l'Association Phylotechnique", j'y ai appris la sténo dans les années 29/30. Les cours se passaient dans l'école du bas de Suresnes, financés par la Mairie. Je me souviens de mon professeur, c'était un vieux monsieur qui avait été l'instigateur de la méthode sténo.

Quand j'ai été secrétaire des "Amis de l'Union Soviétique" je fréquentais quasiment ce milieu et après aussi car je m'étais fait mes amis par affinités politiques ou militantes. Mes fréquentations étaient axées essentiellement sur les amis que je m'étais faits à l'Association et les amis de mon mari du Club de Moto.

Q: Vous preniez des vacances ?

R: Quand j'étais petite, j'allais en vacances tous les ans chez mes grands-parents maternels à la campagne en Saône-et-Loire. On y allait tous en train avec une réduction de 30 % que la Ville nous donnait parce qu'on avait des ressources insuffisantes. Ma mère qui travaillait déjà dans l'administration, avait 30 jours de congés (en 36 ça n'a pas beaucoup changé pour les employés, mais c'est pour les ouvriers...) Avant d'être à la Ville, ma mère était blanchisseuse pour des familles, elle allait au lavoir tous les jours...

Donc, quand j'étais écolière, j'allais en vacances pendant deux mois tous les étés chez ma grand-mère mais quand j'ai été travailleuse, je n'avais plus que 15 jours mais j'allais aussi là-bas.

Quand je me suis mariée, j'ai voyagé avec mon mari. Mon mari était d'origine italienne et il avait envie de connaître, alors on est souvent allés en Italie. On partait en famille, (ce n'est que plus tard, quand on a pris notre retraite, qu'on a fait des voyages en groupe), on emmenait ma mère et ma fille, au début on prenait le train, puis à partir de 1948, on a eu une voiture.

Q : Qu'est-ce qu'il y avait de spécifique ici ?

R: J'ai toujours gardé des fréquentations de voisinage avec les gens du quartier et de toute la Cité. Au début, c'était un village, il fallait voir la petitesse de la Cité avec les champs tout autour, habiter la Cité avait un sens particulier, tous les gens étaient sur le même pied (sauf ceux des angles !), à l'école, il n'y avait pas de cantine, on faisait donc ensemble quatre trajets de 25 mn chacun.

Tous les gens de la Cité étaient de gauche, à différents degrés, mais quand même un peu tous pareils, avec plus ou moins les mêmes opinions... mais au fur et à mesure que la Cité a grandi, ce n'était plus pareil, on se sentait moins comme un groupe ; il y avait plus de monde, on se connaissait moins et puis les gens n'avaient plus tous les mêmes idées.

J'ai commencé à travailler quand j'ai eu 16 ans et à partir de ce moment là j'ai moins fréquenté les gens de la Cité parce que je me suis mise à fréquenter plutôt les amis que je me faisais à mon travail. Pourtant, la Cita-Jardin c'était aussi une ambiance de groupe, de gens un peu semblables au niveau de la vie et des idées... je ne me sentais pas particulièrement privilégiée, il y avait bien une école de Plein-Air c'est vrai, mais c'est partout qu'il y aurait dû en avoir.

C'est vrai, c'est l'atmosphère, et surtout au début, qui était agréable. Il n'y avait que des gens de Suresnes et que des gens de "gauche". Après, quand la Cité s'est développée, il y a eu davantage de différences, une différence de provenance, il y avait des gens qui venaient de Puteaux et même de plus loin, d'autres villes, une différence idéologique aussi...

Je n'ai jamais eu ma vie centrée sur la Cité-Jardinset sur ses activités mais je m'y suis toujours bien sentie et je n'ai jamais voulu en partir, pour moi, ça a toujours été un milieu.

Q: Vous souvenez-vous de 36 ,

R: 1936 a tout changé mais pour moi ce qui a été important, c'est l'ambiance car comme employée de bureau, je ne travaillais que 44 h et j'avais déjà quinze jours de vacances. Le travail avec 40 h et un mois de congé c'était mieux, mais c'est surtout les ouvriers qui ont vu une grande différence. J'ai surtout été touchée par l'ambiance, c'était formidable, c'était plus chaleureux, les gens étaient mieux, se parlaient, c'était vraiment autre chose.

Q : A part l'Ecole de Plein Air, y aviat-il un programme spécial pour la santé ?

R: Il y avait un dispensaire qui dépendait de l'association "La Belle Etoile" qui donnait la Goutte de Lait gratuite, mais les soins étaient payants, nous on n'y allait pas, on a toujours eu un médecin de famille.

Monsieur RENARD

5 place François Simiand (ancienne place Albert Thomas)

CHATENAY-MALABRY

83 ans, retraité, marié

Marin, contrôleur SEITA, représentant

Femme, maîtresse de maison

Sans enfant.

Q : Vous souvenez-vous de votre arrivée dans la Cité-Jardin ?

R: Moi , j'étais le premier locataire de la Cité, le Bassin était pas sec, il n'y avait pas d'électricité et donc pas de transports.

Les gens qui venaient s'installer ici, c'étaient tous des gens qui avaient une voiture et c'était plutôt rare à l'époque : il y avait un médecin, (un docteur on disait), un représentant de commerce...

des gens qui avaient une "auto". Ce type de monde qui venait était sélect, c'était la clé du chic.

Mais il y avait aussi les arbres, des fleurs partout, le Bassin avec des poissons et un profond respect des pelouses et des Bassins et pas une légion de gosses...

Q: Comment viviez-vous dans la Cité ?

R: La Cité était plus petite, derrière chez moi c'était des arbres et il y avait au moins 30 ou 40 chouettes dans les arbres, on était obligés de leur foutre des pommes de terre sur la gueule pour pouvoir dormir. (C'était pas le prix actuel des pommes de terre !).

On était dans une situation de gens biens, de respect et c'est resté comme ça jusqu'à environ la moitié de la guerre. Y avait la rue Robert Hertz entièrement habitée par des aviateurs, c'était presque une succursale de Villacoublay, avec la guerre ça a été la desertion de la rue, la moitié tués, l'autre moitié tirés; et c'est pas tout, y a eu des bombardements qui voulaient viser Renault, c'est tombé dans les quartiers populeux autour et il a fallu les reloger dans la rue Robert Hertz, c'est typique ! Les familles sont arrivées avec des floppées de gosses, s'en était fini du respect, des gens biens...

Q Est-ce qu'il y avait des fêtes ?

R: Sur la place, y avait des fêtes, un type marchait sur un fil, y avait des chevaux de bois qui nous faisaient chier pendant un mois, y avait des orchestres et des bals. Aujourd'hui, c'est à peu près l'opposé.

· Tout ce qui est banlieue, c'est toujours bien l'été, y a rien à en dire de plus.

J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, j'ai fait la Chine ; le Japon, le Pacifique, Los Angeles, le Mississippi, j'ai vécu plusieurs mois aux Etats-Unis et puis je n'y suis pas resté... je venais de Menlu, mais j'avais toujours voulu être marin et après la guerre j'ai eu

l'occasion de partir sur un bateau qui transportait des gens qui faisaient des arrangements internationaux concrets par rapport à ce qui s'était décidé, c'est un copain de la guerre qui s'occupait de ça et qui m'avait proposé de le suivre sur ce bateau.

Q : Et après ?

R: Ensuite, quand je suis rentré, j'ai été agent de fabrique de papier à cigarettes, j'ai fait toute la France, il fallait que j'aille dans tous les débits de tabac pour contrôler, ça pouvait bien être dans des villes que dans des bleds... Tout ce qui a été routes, voyages, m'a toujours réussi, tout ce qui était aventure me réussissait et tout ce qui était stable ne marchait jamais et c'était pas la faute aux gens avec qui je m'associais, c'était toujours des mauvaises circonstances...

Revenons à la Cité, vous êtes là pour ça. La psychologie de la Cité est simple, ça a été construit à grands frais, il fallait pas enfoncer des clous dans le mur, on avait droit qu'aux clous X et maintenant qu'elle est rentabilisée, on n'entretient rien, ni les fenêtres, ni les sonnettes.

Le terrain avait été déboisé dès 1920 mais la Cité a été construite beaucoup plus tard. Ca devait être le contraire, pourtant en 50 ans, l'investissement qui a été fait pour cette Cité est largement remboursé, ils pourraient donc entretenir deux fois plus avec notre fric mais rien n'y fait, l'Office se fout de notre gueule.

Heureusement que j'ai mon laboratoire, y a presque deux millions de matériel dedans et moi je bricole tout ici.

Q : les meubles chinois aussi ?

R: les meubles chinois c'est moi qui les ai faits, puisque je vous dis que c'est moi qui ai tout fait, il suffit que vous regardiez et ça donne plus qu'un aperçu. J'ai fais tous les meubles exotiques et les dessins et les sculptures en bois aussi, j'ai même exposé, oui, j'ai fait une exposition...

Venez, je vais vous faire visiter mon appartement, vous allez voir aussi la terrasse, mais toute seule parce que moi j'ai trop froid, je suis vieux cette année...

Q: Vous avez toujours votre femme ?

R : Ma femme est partie se promener avec le chien, c'est elle tous les après-midi et moi le matin. Mon bouledogue, c'est le fils du grand prix de l'année dernière, je l'ai bien choisi, j'ai toujours eu des bouledogues ou des boxers.

Tous les matins je me promène dans la forêt, je fais au moins 2 km, je ramasse des vieux bois quand j'en trouve déjà bien travaillés comme ceux-là que vous voyez et je reste sur mon arbre, je réfléchis, je suis bien tout seul et après je rentre.

Madame MALLARME

3, rue Francis Pressensé - CHATENAY-MALABRY

73 ans, veuve.

Mari, "aviateur" employé à l'arsenal aéronautique de Châtillon-sous-Bagneux

Maîtresse de maison

7 enfants

Q: Vous souvenez-vous de la Cité-Jardin à l'époque de votre arrivée ?

R: Quand on est arrivés ici, c'était tous des aviateurs, tous des fonctionnaires et pas n'importe qui : il fallait un casier judiciaire vierge et ils prenaient des renseignements sur les salaires et tout...

Q Comment viviez-vous à cette époque là ?

R: La vie était plus animée, c'était plus familial, on arrivait à mieux se connaître que maintenant, c'est infernal, tout est cassé. Avant il y avait des fleurs partout, il y avait des gardiens assermentés, ils se promenaient dans la Cité et vérifiaient tout ;

si on cassait un carreau, il fallait prévenir et ils le remplaçaient. C'était beaucoup mieux.

Il y avait une école maternelle et une école et une école des soeurs qui allait jusqu'au Brevet et qui faisait dispensaire en même temps.

J'ai eu sept enfants, c'était plus pratique qu'à Paris ; on aller les promener dans les bois, mais maintenant j'y vais plus. Quand on est arrivés, on a eu un trois pièces, rue Edouard Vaillant, on avait trois enfants, on logeait dans deux chambres, une salle-à-manger et une petite salle de bain.

Pendant la guerre, quand ils ont monté ici, ils sont venus chez nous, on n'a pas demandé. Une assistante sociale de l'Office nous a proposé de choisir un F4, trois chambres pour sept enfants donc neuf personnes. J'ai perdu mon mari tôt mais j'ai gardé le même logement.

Q: Vous aviez des amis ici ?

R: On se voyait dans la rue, au dispensaire, dans la guerre on se voyait pour le ravitaillement mais il y avait pas d'animation sinon le patronage chez les soeurs... c'était dans le vieux Chatenay.

Q: Il n'y avait vraiment aucune animation ?

R: Après, il y a eu le Rex mais beaucoup plus tard, de l'autre côté de la Nationale. Il n'y avait pas de café ni de bal. Si on voulait aller danser, il fallait aller à Robinson. Là-bas, il y avait de très beaux bals que j'ai connus étant jeune fille, c'était du côté du Plessis, on prenait le métro Sceaux-Robinson. Toutes les jeunes filles allaient là ; pour y aller on prenait le métro ou le bus et on descendait au Terminus.

Il y avait aussi un cinéma, l'Etang Colbert, dans la Cité au Plessis-Robinson. Ici, il n'y avait que des gardiens de la Paix et un marché rue Albert Thomas puis dans la demi-lune, les commerçants sont arrivés petit à petit. On peut toujours aller

chez eux maintenant, les prix, c'est pareil qu'à Paris et c'est vraiment chic, à la mode.

Avant la guerre, il y avait des commerces rue Albert Thomas en même temps que les logements et au début le marché était le long de la route de Versailles, après sur la placette car les commerçants ont demandé un marché couvert et il est toujours pareil, le dimanche, le mardi et le jeudi ; il y avait aussi celui du Plessis, plus avantageux, il fallait prendre l'autobus, mais là il y avait beaucoup plus de commerçants et de camelots. Ici, il y en a toujours eu beaucoup moins et maintenant c'est fichu, il manque un poissonnier, ça fait trois fois qu'ils essayent d'en ouvrir une mais il n'y a pas assez de monde ; les gens prennent leur poisson au marché pourtant, il n'y a pas d'autre endroit.

Avant la guerre, les premiers commerces c'était : les boissons et liqueurs, un Magi-crèmerie, un cordonnier-marchand de chaussures, une pharmacie et une boutique de layette, laine et mercerie ; il y avait aussi un boucher, un boucher de cheval et une librairie qui s'appelait "Beaux Livres".

Q: Qu'est que vous faisiez le dimanche ?

R: Il n'y avait pas d'activités dans la Cité, on avait le bois pour faire des promenades et on allait aussi dans les champs pour cueillir des fleurs et puis autrement y avait pas grand chose ; on ne pouvait pas laisser les enfants aller jouer seuls dans les bois parce que c'était trop grand à ce moment là, ils auraient pu se perdre, mais ils allaient au patronage du vieux Chatenay.

Q : Est-ce que c'était vraiment différent ?

R: On était installés depuis un an quand la Cité a été ouvert, en 36 à côté du cimetière dans la partie du bas, à ce moment-là, en 36, on a eu un autobus gratuit qui allait jusqu'au métro, à Sceaux ; avec la guerre ça s'est fini, maintenant on s'occupe plus de rien ; avant les gardiens s'occupaient, il y en avait toujours un à se promener. Il y avait un gardien dans la Tour, rue Albert Thomas et pour l'ensemble, il y avait peut-être deux ou trois gardiens et

ça suffisait. On payait le loyer tous les trois mois à l'époque, c'était la moitié de ce qu'on payait à Paris et en plus mon mari n'avait plus tout ce trajet à faire. Par rapport à mon logement parisien, en plus j'étais bien tombée, j'avais une salle de bain en plus et toutes les pièces étaient grandes... c'était plutôt une salle d'eau qu'une salle de bain qu'ils ont installée ensuite dans le bâtiment à côté du cimetière, en bas...

J'étais heureuse quand je suis venue ici, c'était ensoleillé, les enfants pouvaient descendre en bas de chez moi tandis qu'à Paris, c'était la rue avec le square... et on allait à la messe dans la petite chapelle, route de Versailles, à la station Vallée plus bas que le cinéma, on évitait comme ça d'aller à Chatenay.

Madame ROY

3, place Albert Thomas, CHATENAY-MALABRY

74 ans, veuve

Mari, photographeur

Maîtresse de maison

2 enfants

Q: Comment êtes-vous venue à la Butte Rouge ?

R: C'est un ami de mon mari qui était aussi photographeur qui nous a indiqués comment faire pour venir ici. Avant, on habitait Montrouge, dans un immeuble privé, on avait juste un studio.

Mon mari travaillait à Paris mais le climat, la verdure c'est mieux, alors il valait mieux faire le trajet. Il partait à 5 h 30 (il travaillait à la Porte d'Orléans dans un atelier de photogravure de 70-80 ouvriers) et il prenait le bus mais avant il n'y avait pas le bus, il y avait seulement une navette organisée par les H.L.M. pour pouvoir louer, qui allait jusqu'au tram, en bas. Le midi, il mangeait au restaurant et il rentrait le soir vers 19 h, mais il n'avait pas vraiment d'horaire fixe.

Q: Est-ce que vous aviez loué un jardin ?

R: Ici, il y a beaucoup de gens qui ont toujours cultivé un petit jardin, nous, on en a pris un pendant la guerre, c'était mieux que rien, mais dès qu'on a pu s'arrêter on l'a fait ; on était tous les deux des parisiens, moi j'avais plutôt l'esprit d'une citadine, on n'était pas du tout jardiniers.

Je tenais la maison et j'avais une amie que je fréquentais, on ne faisait rien de particulier ensemble, on tricotait, on allait, l'été, s'asseoir au Bassin pendant que les enfants allaient faire des cabanes dans les bois...

Q: Vous souvenez-vous de fêtes particulières à la Cité ?

R: En 1937, il a eu l'Inauguration de la Cité, et pour cette occasion, il y a eu un ballet avec des danseuses sur les escaliers face au Bassin.

Une autre année, il y a eu une kermesse avec des stands tout autour du Bassin.

Après la guerre, ça a été pareil, pour la Libération il y avait des bals sur le Bassin, les gens dansaient jusqu'au matin.

Il y avait aussi un théâtre de Verdure, un peu à droite de la crèche, une fois, ils y ont même monté un piano.

Mais en réalité, il n'y avait jamais beaucoup de choses. Il y avait plutôt des fêtes enfantines.

Ici, c'était la nature, surtout la nature, il n'y avait que des bois et il y avait aussi énormément de communautés religieuses et des grandes propriétés bourgeoises aussi. les gens allaient surtout dans la nature, avant les gens étaient plus bourgeois.

Q: Est-ce que vous sortiez souvent de la Cité ?

R: Pour faire les courses, il y avait un marché sur la route de Versailles, il était tenu en majorité par des commerçants et il y avait aussi quelques paysans.

A l'origine, il y avait une épicerie place Albert Thomas, le boucher et le boulanger. Plus tard, ça s'est rempli..

Je me souviens que la ferme, dans le bas de la côte livrait le lait sur place dans une charette à cheval, le matin ; quand j'en manquais, j'allais aussi en chercher. Il y avait des vaches un peu plus haut sur la route (là où il y a l'Ecole Technique, on l'appelait le "Pré à Vaches"). Le boulanger de Chatenay venait aussi livrer sur place avec charette à cheval.

On allait rarement au cinéma mais quand on y allait, c'était à Paris ; j'allais chercher mon mari au travail puis après on allait au restaurant et quelques fois on finissait au cinéma. Quand on était jeunes, on y allait toutes les semaines et même quelques fois on y allait plusieurs fois dans le week-end. Plus tard, on y allait ici, quand le Rex a été construit mais on avait déjà pris l'habitude de moins y aller.

Q: Et le dimanche ?

R: Le dimanche, on allait dans les bois, l'été, quand il faisait beau, mais l'hiver, on recevait ou on était invités chez des amis.

Mon mari, au début, avait deux semaines, jusqu'en 36 ; on allait à l'hôtel en vacances, en train ; on a visité la France comme ça ; on a été à Nice, Biarritz, Annecy, Cahors, en Bretagne...

Puis, il a eu un mois, alors on passait trois semaines ensemble à l'hôtel et une semaine en famille.

On a eu une voiture pendant quatre ans seulement, après la guerre car mon mari n'aimait pas conduire, c'était dans les années 50.

Q: Qu'est-ce-que vous aviez comme confort ?

R: A la maison, il y avait une chaudière à charbon dans la cuisine.

La T.S.F., on l'a eue dès 1937, on en avait même deux car on nous en avait offerte une pour notre mariage et on a eu une T.V. en 1955. Mon mari écoutait surtout les nouvelles.

Pendant la guerre, M. COLIN avait mis le haut-parleur de sa T.S.F. dans sa cuisine pour pouvoir écouter Londres et que ça ne s'entende pas sur le devant. Les copains de l'immeuble venait l'écouter avec lui, en cachette.

Q: Vous avez des amis ici ?

R: On jouait à la belote très souvent avec nos amis du dessus et on faisait une cagnotte pour aller au cinéma ou au restaurant ensemble ; tout ça c'était le vendredi soir, le samedi et le dimanche ; jamais dans la semaine à cause du travail.

Dans la semaine, on écoutait un peu la T.S.F., on lisait un peu, on ne faisait pas grand chose le soir.

36 a changé beaucoup de choses bien que mon mari était déjà un privilégié et qu'il était favorisé par ses parents qui lui faisaient prendre quelques fois des semaines par-ci par-là de vacances qu'ils lui payaient, mais on avait quand même beaucoup plus de temps après.

On avait un chat qu'on promenait en laisse, avec une ficelle dans la campagne, et un poisson rouge qu'on a dû mettre dans le Bassin à cause du chat.

Devant notre chambre, il y avait un cerisier, juste à la fenêtre. (Ici, c'est la région des belles cerises). En juin, on en mangeait de chez nous mais comme il y avait beaucoup de gosses qui les cueillaient avant... Les gosses n'allaient pas sur les pelouses mais par contre, ils ne se gênaient pas pour grimper aux arbres.

Ce qu'on a de mieux dans la maison, c'est l'évier-vidoir, les conduits sont vérifiés tous les matins, car la cuisine n'a pas l'eau et la salle de bain donne sur le séchoir qui donne sur la grande porte sur le dehors.

Dans le temps, il y avait un cahier des charges mais maintenant ça ne sert à rien, avant ils venaient aussitôt qu'on avait écrit qu'il y avait un truc qui ne marchait pas...

Nous sommes venus ici par des copains de la photogravure et on était assez nombreux et on se connaissait bien ce qui fait qu'on est toujours restés entre nous.

On était tous venus ici parce qu'on aimait bien la nature, les bois, l'air !!! même s'il y avait du trajet pour aller à Paris.

On habitait comme dans une petite communauté, on ne participait pas à la vie de la Cité, il n'y avait pas grand chose d'ailleurs, on se voyait entre nous, on jouait beaucoup à la belote et pour toutes nos sorties à Paris, le cinéma, le restaurant... et dans les bois dans les bonnes saisons, on s'organisait entre nous.

Q : Vous n'avez jamais regretté d'habiter là ?

R: J'étais contente d'habiter là surtout parce que je n'étais pas isolée. Je papotais et tricotais avec ma voisine, on se gardait nos enfants les uns les autres de temps en temps, il n'y avait jamais de problème, c'était la vie collective.

Monsieur COLAIN

3, place Albert Thomas - CHATENAY-MALABRY

87 ans, retraité, veuf

Généalogiste

Femme, maîtresse de maison

2 enfants, un garçon, une fille

Q: Comment êtes-vous venu habiter la Cité-Jardin ?

R: Je suis arrivé dans la Cité en 1939, j'avais deux enfants de 10 et 5 ans, un garçon et une fille et ma femme ne travaillait pas, elle élevait les enfants.

Je travaillais dans une grande maison de plus d'un siècle, installée dans Saint-Germain à Paris, comme généalogiste. Je voyageais beaucoup pour faire mes recherches (c'était pour des successions) et j'avais un client que j'ai visité par hasard, ici, dans la Cité.

Par rapport à Paris, ici ça m'a beaucoup plu, j'ai fait une demande et je suis venu ici avec ma femme et mes enfants et on nous a tout de suite donné ce F3, cet appartement, sur la place, ça a été un coup de chance.

Ici, il y avait beaucoup d'arbres et de forêts.

J'ai préféré avoir beaucoup de transports pour aller travailler à Paris, mais habiter ici, surtout pour les enfants, mais moi aussi j'aimais bien être là et ma femme aussi...

J'allais au travail en bus jusqu'à la Gare de Sceaux, puis je prenais le train jusqu'à la gare du Luxembourg et après je descendais à pied le bld Saint-Germain. Je partais à 5 h. Il y avait un bus à cette heure-là car beaucoup de gens partaient tôt de la Cité, il fallait 1 h pour aller à Paris. Et je ne rentrais que vers 20 h, quand je n'étais pas en voyage. Pour les voyages de travail je prenais le train, quelquefois, je pouvais partir sans être prévenu pour des affaires urgentes ; j'avais bien une voiture depuis 1931 mais je m'en servais peu, je trouvais que le train c'était moins fatiguant.

Q: Que faisiez-vous en dehors de votre travail ?

R: Le dimanche, nous allions nous promener dans les bois, mais surtout j'avais un jardin à Verrières-le-Buisson et nous y allions presque tous les dimanches, nous partions le matin avec les enfants, on amenait le manger avec des chaises et on y déjeunait le midi. Les enfants jouaient là et nous on cultivait. C'était la campagne, on était à l'air, à Paris il n'y avait que des trottoirs, ici il y avait des arbres.

On allait au cinéma en famille, à peu près tous les mois, quand les enfants étaient assez grands.

L'été, sur la place, il y avait le théâtre de verdure avec des groupes folkloriques qui venaient jouer de la musique. C'était une vie de village, tout le monde se connaissait mais il y avait moins de monde que maintenant.

Il y avait aussi le jeu de boules mais je n'avais pas beaucoup de temps pour les loisirs, je travaillais beaucoup et puis j'aimais surtout m'occuper de mon jardin. Un jour, je vois mes tiges de pommes de terre toutes jaunes, quand j'ai tiré pour voir ce qu'elles avaient, je me suis aperçu qu'il n'y avait plus de pommes de terre, qu'on me les avait volées et qu'on avait replanté les tiges !!!

Q: Quel confort aviez-vous chez vous ?

R: Comme principal confort dans l'appartement, il y avait le chauffage, c'était une cuisinière à charbon, je n'ai eu le chauffage au gaz qu'à partir de 1971, heureusement parce que c'était très pénible de monter le charbon de la cave et c'est sale... La salle de bains était équipée aussi, il n'y avait de l'eau que dans la salle de bains. Dans la cuisine, c'était un évier-vidoir, un évier spécial où on mettait les ordures sauf le verre, mais les épluchures et tout ça, ça s'en allait par un gros tuyau et arrivait à un réservoir où on brûlait toutes les ordures pour chauffer la piscine... On récupérait les résidus.

Q : Et vous aviez des vacances ?

R: J'avais trois semaines de vacances au début, puis un mois. On partait en famille dans le Morvan dans la famille de ma femme. Puis, plus tard, mais pas avant les années 50, on partait en voiture visiter la France, moi je la connaissais, à cause de mes voyages pour mon travail mais ma famille ne la connaissait pas.

Pour moi, 36, ça n'a rien changé car je n'étais pas ouvrier, mon travail était spécial, je n'avais pas vraiment d'horaires quand je partais pour mes recherches, c'était un travail dur, qui prenait beaucoup de temps.

Q: Qu'est-ce qui était particulier, ici ?

R : Avant la Cité, ici, c'était beaucoup de grandes propriétés, Chateaubriand en avait une, Voltaire y est né, contrairement à ce qu'on croit, qu'il est né à Paris, il a seulement été baptisé à Paris... à cette époque, il n'y avait pas d'actes de naissance mais que des actes de baptême, ça ne donnait pas toujours le lieu exact de naissance...

Je payais peu comme loyer car le nombre d'enfants dans la famille rentrait en compte.

Tout autour, il y avait des vergers, mais ils ont été enlevés parce que les gens les saccageaient. Il y avait des cerisiers mais les cerises n'étaient même pas mûres qu'il n'y en avait presque plus..

Les enfants étaient heureux, ils pouvaient courir autant qu'ils voulaient. Il y avait le bois de Verrière et des bois tout autour de la Cité.

Pour aller au jardin, on était obligés d'emmener à chaque fois les outils et les chaises et la table car autrement si on avait laissé ce matériel, il aurait été volé.

Ma femme aimait beaucoup le jardin aussi ; on allait aux jardins entre copains, on partait à plusieurs, on s'entraidait ; à l'époque, les voisins c'était des copains : pendant la guerre, on allait ensemble dans les bois pour abattre les arbres pour se chauffer.

Mon fils a travaillé à EDF à Gennevilliers et il a été logé dans la Cité de Gennevilliers, il y a rencontré sa femme. Ma fille, elle habite toujours ici, avec moi, je suis veuf maintenant, elle aime toujours la Cité et puis elle voyage beaucoup aussi.

Il n'y avait pas de cafés parce qu'ils étaient interdits dans la Cité, mais il y en avait juste en face, de l'autre côté de la route, ils élevaient aussi des poules et des canards qu'ils vendaient et ils organisaient des bals aussi, mais nous on y allait pas.

Il y avait tout dans la Cité, les enfants ont été à l'Ecole et puis il y avait les commerces en bas et il y en avait aussi derrière, mais ceux-là ont tous disparus.

Q: Quel genre de gens habitaient ici ?

R: Il y avait beaucoup d'imprimeurs ici parce qu'il y en avait d'abord un et que de bouche à oreille il a ramené tous ses camarades.

Il y avait peu de demandes au début pour cette Cité parce que c'était trop loin. Il n'y avait qu'un car particulier à la Cité et pas d'autres moyens de transport, au début aussi ça se passait de bouche à oreille... il fallait vraiment avoir envie de venir là... Mais déjà en 40, on ne pouvait plus choisir, il y avait plus de demandes !!

Q: Vous n'avez jamais regretté ?

R: Ici, c'est bien, c'est l'air, c'est calme, c'est les arbres qui remplacent les trottoirs de Paris et pour les enfants, c'est vraiment mieux ; là, ils jouaient dehors alors qu'à Paris... C'est vrai qu'il y avait beaucoup de transports pour aller travailler, mais il fallait choisir et ça c'était mieux.

Avant les gardiens s'occupaient davantage de la Cité, maintenant ce sont des enquêteurs. Les enfants ne pouvaient pas marcher sur les pelouses, les gardiens surveillaient, gardaient, s'occupaient des réclamations, ils étaient des intermédiaires entre les locataires et l'Office. Maintenant, ils ne sont plus rien et il faut tout faire soi-même.

Monsieur LEON Louis, Jean, Albert

12, rue Robert Hertz

Marin, militaire, retraité

Femme, maîtresse de maison

2 enfants

Q: Que pensez-vous de la Butte Rouge ?

R: J'ai toujours bien aimé cette Cité, ça fait pas H.L.M. comme au Plessis-Robinson, il n'y a pas d'immeubles à 50 étages, on est au maximum six locataires par maison. La Butte Rouge, ça a été la première Cité en France et c'est un sociologue qui l'a conçue, Simiand et ça a été bien fait, en deux Cités avec chacune son Bassin, c'est vrai...

Q: Vous souvenez-vous de la vie dans la Cité avant la guerre ?

R: Avant la guerre on traversait la rue et on était dans les bois, ici c'était la campagne, on s'amusait dans la rue, on jouait au bouchon, le bouchon, c'est un jeu avec une palette et chacun mettait un centime sur chaque bouchon et c'est à celui qui peut renverser tous les centimes d'un seul coup.

Il y avait des bals sur la place et au café et la Cité, chez Charles tous les samedi soir ; le café était en face de la Nationale.

Puis, il y a eu la guerre, moi j'ai été fait prisonnier mais dans la Cité le pire, c'était qu'il n'y avait pas d'école pour ainsi dire, à cause des bombardements, les gens n'avaient plus d'occupations et il n'y avait plus d'organisation de quoi que ce soit.

Monsieur DORMOND Georges
rue Edouard Vaillant - CHATENAY-MALABRY
74 ans, retraité, marié
Photogaveur à l'Intransigeant, France-Soir
Femme, maîtresse de maison
2 enfants

Q: Comment viviez-vous quand vous êtes arrivés ici ?

R: Quand je suis arrivé ici, c'était encore en chantier, on n'avait pas encore l'électricité et pour aller travailler, je descendais à pied jusqu'à la gare de Sceaux puis je prenais un tramway jusqu'à la Porte d'Orléans.

J'étais content de venir ici parce que j'aime l'air, que c'est au midi et en plus le voisinage était très bien.

En 36, j'avais 28 ans, en dehors du travail je faisais de la bicyclette, on allait dans la Vallée de Chevreuse ou des fois on prenait le train jusqu'à La Baule et on rentrait en bicyclette. Le midi, on mangeait au bord de la route et le soir on dormait à l'hôtel.

Sinon, j'avais un petit jardin à l'endroit de l'Ecole Jules Vernes actuelle et puis j'ai acheté 2 000 m² à Verrières-le-Buisson.

A la guerre en 39-44, re-Marine, j'ai été nommé à Dunkerque, quand les Allemands ont passé la Loire, je suis rentré à Chatenay ; je suis allé voir le Parisien-Zeitung (mon journal s'appelait comme ça) et je me suis retrouvé chômeur, je vous passe les détails, j'ai fait chômeur-travailleur municipal puis petit à petit je me suis débrouillé et puis après la guerre, j'ai retrouvé mon poste au journal et il avait changé de nom, c'était France-Soir.

Avant la guerre, le Maire c'était Longuet Charles, il est mort en 39, il était socialiste, ici, ça a toujours été socialiste. Au début, il faisait les premières réunions dans un futur local à vélo... il parlait de Sellier, il expliquait la Cité, c'était parfait pour l'époque, c'est vrai qu'il n'y avait pas mieux.

Quand je suis arrivé, on m'avait proposé le logement au-dessus de la boucherie, je suis allé voir Mme Lévi à Sceaux qui a bien voulu que je déménage... C'est par un camarade de travail que j'avais pu demander un logement ici ; à Paris, je n'avais qu'un studio... mais ils sont venus voir si j'avais des meubles avant de me proposer un logement...

Q: Qu'est-ce qui était vraiment différent ici ?

R: Quand on s'est installé ici j'ai fait les concours de Jardins inter-cités, un fois j'ai été 2ème prix.

C'était très organisé, il y avait tout le monde, tous les grands pépiniéristes faisaient partie du Jury : Truffaut, Vilmorin, Andrieux, etc...

En 36, ma femme et moi on a acheté une bicyclette (il n'y avait pas la circulation qu'il y a maintenant) mais nous on était des privilégiés, on avait toujours eu des congés, il suffisait de bloquer nos heures pour après avoir quelques jours.

On a occupé le journal pendant deux nuits : de 48 heures on a obtenu tout de suite de passer à 40 heures et on a obtenu huit jours de congés payés en plus des trois semaines de la Presse qu'on avait déjà.

En 44, à la Libération, j'ai eu une voiture, avant la guerre, j'avais un poste à galène comme tout le monde et pour plus de confort j'ai fait installer le chauffage au gaz et maintenant ça va chez moi.

Là-haut, sur la demi-lune, il y a une plaque pour remercier Henri Sellier et c'est illisible et même Mitterand est venu la voir et a dit que c'était bien et sa femme est venue inaugurer la statue au fils de Longuet (qui ne ressemble à rien, comme tout maintenant).

Monsieur COLAS

La Butte Rouge - CHATENAY-MALABRY

70 ans, retraité, marié

Employé à l'Arsenal de Villaboublay

Femme, maîtresse de maison

Trois enfants

Q: Comment êtes-vous venu à la Butte Rouge ?

R: Quand je suis arrivé dans la Cité, j'avais 24 ans, je travaillais à l'Arsenal de Villacoublay, y avait aussi un champ d'aviation, on venait avec le car de l'entreprise, y avait aussi les militaires aviateurs qui habitaient dans la Cité...

Tout le monde avait un statut plus ou moins militaire, c'était sérieux à l'Arsenal on n'avait pas le droit de faire de politique, donc on n'aimait pas se faire voir dans les réunions qu'il y avait dans la Cité, déjà qu'on avait fait la C.G.T.U...

X: T'as râté Longuet, il avait de la prestance, il parlait bien, ça a été le meilleur maire de Chatenay...

Q: Comment viviez-vous dans la Cité ?

R: La Cité, c'était sérieux, les mômes ne vivaient pas comme maintenant, s'ils marchaient sur une pelouse, ils recevaient un coup de pied au cul...

La Cité vivait en autarcie, il y avait la piscine, le stade, chez Charles, c'était un café qui faisait bal le samedi soir, ça a duré deux ans et aussi la Maison Faucher, qui n'a marché qu'en 38 et la forêt, moi, quand l'Arsenal nous a proposés un logement dans la Cité, je ne suis venu que pour ça, la forêt... et mon chien vient de mourir, ça fait que je n'y vais plus en ce moment...

Et il y a autre chose qui marchait bien dans la Cité, c'était les écoles, tous mes enfants ont fait des études, ils ont été bien préparés, il n'y a rien à dire.

Avant, en 36, la grève s'était vraiment dur, on est restés un mois sans travail et on n'a pas eu droit de faire grève.

En 36, j'avais une voiture, on allait à la pêche, mais jamais au-delà de Chartres, j'allais aussi à la mer chez un copain en Normandie et j'allais aussi voir un autre copain qui habitait près de Chateaudun.

Pour les jeunes, dans la cité, il y avait la forêt, l'école, le sport et pour tous "le confort dans le logement", je vous dis entre guillemets parce qu'il y avait juste un coin douche, pas vraiment une salle de bain... le confort, c'est les gens qui se le sont faits!!!

Monsieur DUBLOC Michel
rue Jean Jaurès - CHATENAY-MALABRY
52 ans, actif, marié
Chef magasinier à Air France
Femme, maîtresse de maison
2 garçons

Q: Alors, c'est vraiment des souvenirs d'enfance !

R: Chatenay était un petit village de 1 600 habitants, c'était essentiellement des agriculteurs. On est venus en 36 dans la Cité et je me souviens que le laitier et le boulanger passaient en voiture à cheval... Les habitants de la Cité, c'était des prolétaires appelés à travailler chez Renault de Billancourt et ils avaient que le vélo comme transport.

Q: Pourquoi vos parents ont-ils quitté le village ?

R: Mes parents sont venus parce que c'était nouveau, c'était plus de confort, c'était moderne, ma mère payait un loyer dérisoire, elle disait toujours que ça valait la peine.

Il y avait des petits cirques qui passaient sur la place, on voyait beaucoup plus de gens dans la rue que maintenant, le dimanche, tout le monde sortait, le stade était toujours plein, les gens

avaient peut-être moins d'argent que maintenant, mais ils étaient tous solidaires....

Q: Qu'est-ce que vous avez trouvé de spécifique à la Butte Rouge ?

R: Il y avait une Société Sportive, la Société Sportive Voltaire, qui était fondée en 32 dont dépend d'ailleurs le club des Boulistes qui formait un cadre omnisport dans lequel il y avait du foot-ball, du basket, de la natation, maintenant y a aussi du karaté et je ne sais quoi (il y a 17 sections) et toute ma jeunesse j'ai pu faire du football et après j'ai dû arrêter parce que j'ai fini par me foutre les deux genoux en l'air.

C'était dommage parce que je faisais partie de l'Internationale Junior. Il n'y a eu qu'une chose en plus après la guerre, c'est le cinéma qui s'est ouvert en 46.

Madame ETAI

Mercerie rue Albert Thomas - CHATENAY-MALABRY

83 ans, active

Mercièrè

Q: Quand êtes-vous venue à la Butte Rouge ?

R: Je suis venue ici parce que je pouvais avoir un commerce pour le tiers du prix et même le quart par rapport à Paris. Au départ, la boutique n'allait pas très bien, elle n'avait pas été occupée pendant deux ans...J'avais en plus la nécessité d'aller à Paris faire mes courses pour approvisionner mon commerce, je transportais beaucoup de paquets à pied, je n'avais pas d'auto, je prenais le bus gratuit jusqu'à la gare de Sceaux puis je prenais le métro...

J'ai fait partie des premiers commerces rue Albert Thomas, il y avait la Mercerie, une crèmerie, le coiffeur...

Q: Est-ce qu'il y avait des loisirs ?

R: Sur la place, il y avait un petit théâtre de verdure où passaient des marionnettes, et il y avait aussi des petits cirques qui venaient et des fois, mais pas souvent sur la place, il y avait des bals ; tout ça, ça a été jusqu'aux années 50-52 et après ça a été complètement fini.

UNE CLIENTE

54 ans

Père, maçon

Mère, maîtresse de maison

Famille de 11 enfants

Moi, je suis arrivée en 1942 dans la Cité, à la suite des bombardements de Sèvres, mes parents étaient des émigrés Tchèques arrivés en 1925, mon père travaillait dans le bâtiment, il faisait partie des travailleurs étrangers dans les chantiers, il y avait toute une partie de tchèques et de polonais qui étaient toujours ensemble.

Quand on est arrivés là on a eu un logement de cinq pièces parce qu'on était une famille de 11 enfants, mon père possédait en plus un jardin de 1 000 m² pour potager, il y cultivait des légumes et des fruits.

Je me souviens que sur la place, il y avait des cerisiers et il y avait une cueillette tous les ans quand les gardiens jugeaient qu'elles étaient mûres, tout le monde avait le droit de les cueillir à condition de ne rien abimer ; ça faisait une grande fête des cerises!!!

Madame ANNET

Place Loucheur, tél. 706 58 91, CHAMPIGNY

88 ans, retraitée, veuve

Père communard, mère pompière

Famille de 8 enfants (4 garçons, 4 filles)

Mari ouvrier qualifié, électricien auto

Ouvrière qualifiée, relieuse, femme de chambre,
mécanique auto, avion

3 enfants, 2 garçons et une fille.

Q: Depuis quand habitez-vous la cité-jardin ?

R: J'ai déménagé 14 fois dans ma vie, au moins. J'ai vécu dans une autre cité, à Stains, de 34 à 42 puis je suis retournée à Aubervilliers où j'étais née. Maintenant tout est esquiné à Stains, ils avaient de bonnes idées, ils voulaient faire un champ de course de lévriers avec une tribune, mais les gens trouvaient que ça faisait trop de bruit...

Q: Comment viviez-vous avant la guerre ?

R: J'ai eu mon livret de travail à la Mairie d'Aubervilliers à l'âge de 13 ans, j'étais relieuse, ma soeur aussi, et puis y a plus eu de travail dans la relieuse, c'était bien comme travail, j'étais payée 6 francs par jour plus une côtelette à 5 centimes. Pendant ce temps là on bouffait comme manoeuvre avec 2 francs et on vivait bien si on avait un petit élevage de légumes. Et puis j'ai travaillé chez Citroën jusqu'en 14, à la presse, au tour...

Pendant la guerre, j'ai travaillé avec les Fritz dans l'aviation, puis j'ai travaillé chez Kellermax (motos, pièces d'avion...).

Mon mari était électricien en voiture, il s'est jamais attaché, il travaillait quand ça lui plaisait, c'était un faible, il suivait son plaisir et il m'a quittée plusieurs fois, j'aime mieux pas en parler.

On payait une blouse de travail 1 franc 25 à l'époque, plus ça va plus ça ira mal. J'ai mon fils qui a 60 ans, je lui dis toujours de

faire attention, il a à peine 400 000 francs par mois, il est ajusteur-outilleur.

Moi, j'ai toujours travaillé debout et j'ai toute ma tête. J'ai eu trois enfants que j'ai gardés jusqu'à ce qu'ils aient quatre ans, je les habillais. Puis je retravaillais. Je faisais équipe quand j'étais à Stains ! Quand je rentrais à minuit, la voisine écoutait si y avait du bruit, les enfants étaient dressés. J'ai toujours fait de la couture, je travaille encore maintenant, mais c'est ma mère qui faisait les pantalons, on appelait ça une "pompière", elle travaillait à Boucicaut (c'est le Bon Marché maintenant).

J'avais des gros bras, après ma fille, je faisais 82 kilos. Dans les marchés, on avait des primes et ma mère avait fait tout mon trousseau, draps, taies d'oreillers, linge blanc, chaussures de chez Dresseur, l'usine en bas de Belleville. On avait des beaux cache-corsets brodés, je mets toujours des jupons de dentelle, je refais toutes mes robes, celle que j'ai sur moi, je vais vous montrer ce que je fais, je fais aussi de la broderie, ça c'est mon médecin qui me l'a offerte, c'est très long, je ne sais pas si j'en referais une autre...

Je faisais les trois huit jusqu'en 45 chez Citroën. On finissait par travailler le dimanche matin mais on avait quand même une journée.

J'ai été embauchée par le père Citroën, j'ai vu les enfants petits, j'avais 24 ans ; en 21, j'étais en deuil de mon père, tout le monde criait que j'étais veuve de guerre là-bas ; j'avais 25 stations de métro d'Aubervilliers au quai de Javel, 1 heure 1/2 de trajet, de Stains c'était pareil.

A Stains, rue Pelletier, au coin avec la rue Maxime Gorki, j'avais une grande salle-à-manger, une chambre pour les garçons, le lit de la fille dans la salle-à-manger, et notre chambre et une douche. Je n'ai jamais re-pus placer mes meubles après, dans un nouvel appartement, ça a jamais été aussi grand, ceux qui sont passés après moi y-z-ont gardé ma cuisinière...

Q: Et votre mari ?

R: On devait aller au Caire avec mon mari, j'ai dit signe pas tes trois ans, je veux pas passer sept jours de ma vie entre le ciel et la mer. J'ai un neveu qui a inventé des compresseurs, il vit encore.

Je descends, d'après ce que dit mon frère, de juifs et d'allemands. J'ai mon neveu qu'a fait des recherches, vous voyez, moi j'ai toujours été anti-Fritz et anti-Youpins, et voilà je me suis dit mais pourquoi en fin de compte ? J'ai cherché et je pense que nous, les Français, on n'aime pas les gens qui ont des qualités qu'on n'a pas : en France, si vous êtes au plus bas, les gens vont vous enfoncer encore plus, c'est sûr. Y-a pas de soutien, faut toujours avoir l'air fort et pendant ce temps là on sait qui y en a d'autres qui se soutiennent, alors comment voulez-vous qu'on supporte ça, hein? On est jaloux. Et les Fritz, y sont un peu trop organisés, vous trouvez pas ça triste?

Vous voyez ce petit sucrier, il vient d'un appartement de la place Clichy, d'une femme qui est morte avec ses deux enfants dans une chambre à gaz, son mari était en zone libre avec son fils... Tout le monde est allé se servir ... il est en porcelaine, comme les tasses, je vous ai mis le café dedans, je n'ai jamais rien cassé, j'y ai toujours fait attention...

Q: Et nos Cités-Jardins ?

R: A Stains, y avait des réserves de pavés, de tout ; j'étais une peureuse, à force de les fixer la nuit, je les voyais bouger. J'étais bien à Stains mais trop loin, j'en ai eu marre, je suis revenue..

En 29, quand le boulot a baissé, j'ai fait femme de chambre, j'avais que mon fils, puis j'ai retrouvé ma place dans la mécanique.

En 36, j'étais à Citroën Saint-Ouen, en fait, c'était la fête, carrément l'orgie quoi ! L'accordéon, la danse et tout ; moi je restais le plus souvent à la maison à garder mes gosses, ça

m'intéressait pas trop. En 18, j'ai fait la grève et je me suis fait virer, je n'avais pas honte de le dire.

A Stains, y avait une bonne école, tous les enfants allaient dessiner dans les jardins, c'était joli, des boutiques, un bon marché couvert. Moi j'étais venue là parce qu'il y avait mon frère, il était meuleur sur bois, c'est pour les fonderies, il avait un atelier à Stains, il connaissait du monde. Après le boulot y avait le ménage à faire, la cuisine, on se débrouillait : ma soeur allait à la Villette chercher la viande pour trois jours dans un torchon ; chez mes parents, sur 1000 mètres, y avait des pigeons, des canards, des lapins, des poules (on n'a manqué que de beurre pendant la guerre).

On a toujours bien mangé en France ! et on mettait un chapeau pour aller travailler !

Q: Et vous, que faisiez-vous en dehors du travail, le dimanche ?

R: Mon mari m'a quitté dix ans après le dernier enfant: j'avais 24 ans quand j'ai connu mon mari, on a vécu ensemble quatre ans sans se marier, et c'était mieux qu'après. Quand je me suis mise avec mon mari, il est venu vivre avec nous, il donnait deux francs par repas, c'était plutôt symbolique, puis je me suis mariée, avec mon fils qu'avait 8 mois. On a passé trois mois au fond d'Aulnay, dans le brouillard, on se paumait...

Mon mari a été apprenti chez Mors (dans la voiture) puis ses parents se sont séparés et il a été chez son oncle qui était contremaître.

Quand il est venu vivre avec nous à Aubervilliers y avait la douane, Paris était enfermé. J'avais quatre frères et trois soeurs, ma soeur était doreuse et moi emboîteuse dans la reliure, mais on n'a pas beaucoup travaillé dans notre métier, y a rapidement plus eu de travail. Ma mère et mon père ont donné un métier à tout le monde, filles et garçons (j'étais l'avant-dernière). Mon père est mort du coeur en 21, il avait connu et fait 70. Les parents de mon père habitaient Daumesnil, les parents de ma mère mesuraient

1,82 m et 1,92 m, ils ont eu leurs terres saisies par les chemins de fer ; c'était du beau linge dans ma famille. J'ai maintenant un neveu au Sénat qui a un habit à pointe, on l'appelle le pingouin. Ma fille, née en 29 est maroquinière, mon fils contremaître et mon autre fils, ajusteur.

Quant j'étais à Stains, c'était un peu la campagne, le bal c'était seulement pour le 14 juillet mais autrement des bals, y en avait partout, moi j'allais à République à l'hôtel Moderne, y faisaient aussi des banquets, y avait aussi le Bal à Jo, rue de Lappe, mais moi j'allais à l'Alhambra tous les dimanches voir les attractions : y avait Fraxon qui traversait l'Atlantique sur un piano à queue dans l'affiche (et puis il a tué son fils le 13 février 1913, il n'a pas supporté qu'ils aient la même maîtresse). Maintenant y z-ont tout démoli et y-a plus rien.

Q: Vous aviez un poste ?

R: C'est à Stains que j'ai eu mon premier poste à lampe.

Avant mon mari m'avait fait un poste à Galène avec les écouteurs et un fil qui courait sur le toit. On avait les pièces de théâtre qui partaient de la Tour Eiffel, on mettait ça en veilleuse le soir et on écoutait tranquillement, c'était drôlement bien ; et de la musique on en avait aussi autant qu'on voulait.

Avant 14, il y avait que des lampes à pétrole avec des grandes boules en verre, l'été on mettait une gaze dessus pour pas que les mouches salissent.

On avait aussi une grosse cuisinière avec une broche pour les poulets... c'était très gai parce qu'on ne connaissait pas le feu continu.

Q: Et comment êtes-vous arrivée à Champigny ?

R: J'ai déménagé treize fois dans ma vie, heureusement que j'étais costaud et bricoleuse, ici, regardez, tout ça, toutes ces planches, c'est moi qui ai tout installé. J'ai eu ce logement quand

mon mari est mort, c'est par ma soeur, elle habite Champigny et elle s'occupe de beaucoup de choses.

Madame CULHER

15, Rue de Pressencé, CHAMPIGNY

65 ans, retraitée

Mari, technicien PTT

Dactylo

2 garçons

Q: Comment viviez-vous quand vous êtes venus habiter la cité-jardin ?

R: J'ai eu un pavillon F3 avec mon mari. Je travaillais comme dactylo et mon mari était technicien aux P.T.T. Dans le pavillon, il y avait pas d'aménagement, il y avait que l'eau froide dans la cuisine ; on a aménagé tout nous-mêmes parce que mon mari est très bricoleur, c'est lui qui a mis la douche avec eau chaude.

Au début, on a élevé les deux garçons qui sont nés en 38 et 48, ils ont été à l'école de la Cité-Jardin et au dispensaire en bas, à côté.

Mon mari faisait beaucoup de choses avec ses mains, il aimait jouer avec eux, il leur faisait des jouets ; quand ils ont été plus grands, on faisait du vélo ensemble, on allait jusque dans l'Aube à la campagne, ça fait 160 km en vélo. On allait presque jamais à Paris sauf quelques fois en bus pour faire des courses. On sortait peu sauf au Centre Albert Thomas qu'on aimait bien parce qu'on y retrouvait des copains, au début y avait un cinéma, puis plus tard, y avait des soirées qui y étaient organisées.

Souvent, on préférait aussi rester à la maison, en famille, au début, on allait tous les deux au bal, dans les guinguettes et après non. On aimait surtout rester ensemble, à la maison, à l'arranger, à bricoler, et puis on aimait être tous les deux seuls, on se suffisait. Le dimanche, on se promenait un peu au bord de la Marne, mais on se reposait surtout dans le jardin, quand on était fatigués.

Mon mari travaillait la nuit jusqu'aux années 50, on ne se voyait que le matin. On aimait beaucoup la Cité, c'était très vivant.

Q: C'était comment de vivre dans cette Cité ?

R: On ne fréquentait pas trop les gens mais pourtant on pouvait tous compter les uns sur les autres.

Pendant la semaine, les femmes se rassemblaient sur la petite place, s'asseyaient et tricotaient en surveillant les enfants. C'était comme un village ; les gosses étaient toujours dans la rue. Il y en avait toujours au moins 37 sur la cour qui jouaient, maintenant il n'y en a presque plus dehors. Ils couraient après le marchand de glace qui passait tous les jours l'été.

Il y avait aussi un jeu de boules après le pont, sur un terrain, les hommes y allaient mais pas mon mari parce que lui préférait rester à la maison.

Excusez-moi mais je ne peux pas vous parler plus que ça aujourd'hui.

(Madame CULHER avait perdu son mari quelques jours plus tôt)

ANNEXES

1 Fiche des interviewés

2 Tableau des habitants

3 Tableau analytique des cités-jardins

FICHE DES INTERVIEWES

1. Identification :
 - les lettres pour les villes : a = Gennevilliers
 b = Suresnes, c = Chatenay, d = Champigny
 - les chiffres pour l'ordre dans le fichier

2. Age et situation sociale actuelle

3. Situation familiale actuelle (sexe)

Composition de la 1ère génération :

4. Profession des parents

5. Nombre d'enfants

Composition de la 2ème génération :

6. Profession du père

7. Profession de la mère

8. Nombre d'enfants

Mobilité résidentielle :

9. Lieu de l'habitation précédente, type

10. Date d'arrivée dans la cité-jardins, type de logement, type de famille

11, 11 a, 11 b . Mobilité dans la cité-jardins

Jardinage :

12. Jardin dans la cité

13. Jardin d'appoint loué hors de la cité

Idéologie

14. Appartenance politique ou religieuse

1	a1	a2	a3	a4	a5
2	70 ans retraitée	64 ans retraitée	81 ans retraitée	75 ans retraitée	82 ans retraité
3	veuve	mariée	mariée	remariée	marié
4	peintre en bâtiment	employé P.T.T.		ouvrier et ouvrière à la Carbone	
5	5	5		famille nombreuse	
6	ouvrier	comptable	garçon boulanger ouvrier industrie	ouvrier qualifié mécanique de précision	ouvrier qualifié Ivry 1/2 permanent P.C.
7	ouvrière à la Carbone 1926 - 1946	préparatrice	1915 ouvrière 1925 ouvrière à la Carbone puis maîtrise	1923 - 1973 ouvrière à la Carbone	ouvrière à la Carbone
8	2 : 1 fille, 1 garçon	1 fille	2 garçons	2 filles	
9	Paris 1 pièce - famille d'origine	Paris - Oran	Suresnes - sa famille Paris mariée (1 garni)	Gennevilliers	Ivry
10	1923 pavillon 3 pièces enfant	1925 pavillon 3 pièces enfant	1925 petit pavillon mariée	1923 pavillon 3 pièces enfant	1933 collectif marié
11	1933 collectif 3 pièces mariée	1964 même pavillon mariée	1927 pavillon 3 pièces	1926 petit pavillon mariée	1939/1944 collectif
11 a	1973 Pavillon 3 pièces 3 pièces	1970 aménagements : s. de b. chauffage central		1933 collectif remariée 1939/44 "concierge"	1945 pavillon 3 pièces
11 b				1945 pavillon 3 pièces	
12	1923/33 espace de jeux potager/poulailler	potager agrément bricolage	potager, poulailler agrément	espace de jeux agrément	espace de jeux agrément bricolage
13	1933 à "la Plaine" potager			à "la Plaine" potager	
14		juive non pratiquante	catholique pratiquante a connu H. Sellier	amitiés politiques PC syndiqués	communiste militant service sécurité du C.C.

TABLEAU DES HABITANTS

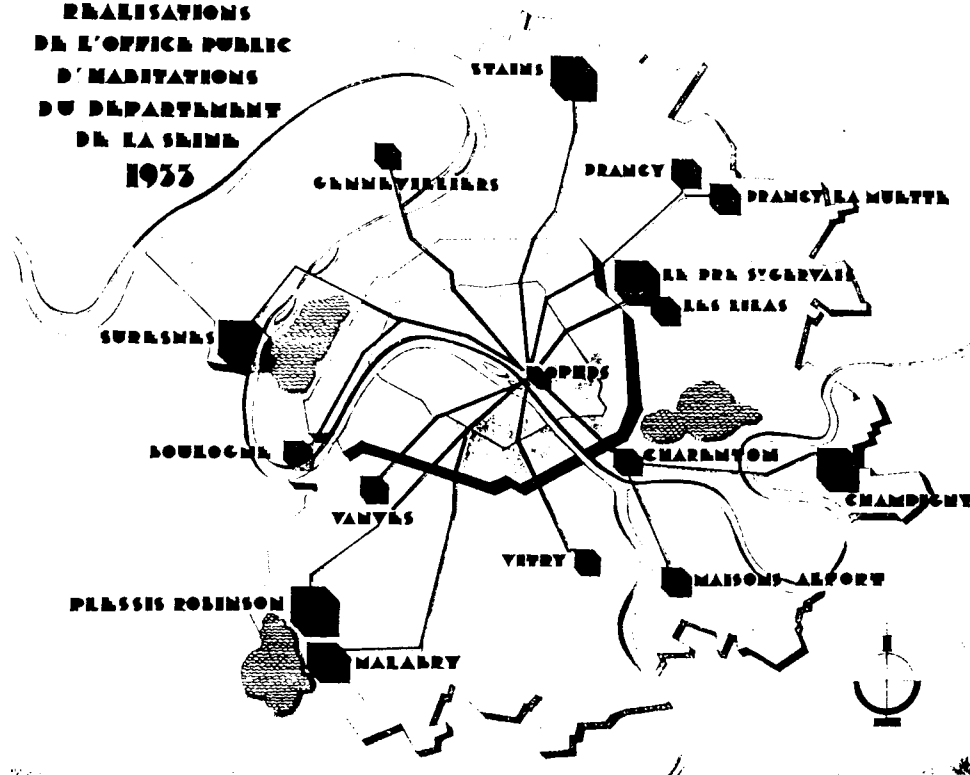
1	a6	a7	b1	b2	b3
2	80 ans retraitées	85 ans	59 ans actif	75 ans	80 ans
3	2 veuves incognito	mariée	marié	veuve	veuve
4			ouvrier	ouvrier qualifié	
5			8	2	
6	ouvriers	gardien de la Paix	ouvrier qualifié tourneur-outilleur	artisan indépendant chauffeur de taxi	employé RATP 5/13 h - 14/24 h
7	ouvrières	maîtresse de maison		maîtresse de maison	maîtresse de maison employée à l'hôpital
8	2 et 3	12		5	5
9	Gennevilliers	Gennevilliers	Suresnes	Asnières	Suresnes
10	1930 collectif	1923 pavillon 3 pièces	1946 collectif	1924 collectif enfant	1933 collectif
11				1928 petit appart. mariée	1934 pavillon 3 pièces aménagé après-guerre
11 a				1930 petit pavillon	salle de bain et 2 chambres
11 b				1933 grand pavillon 1936 confort	1982 maison de retraite
12		espace de jeux (enfants) potager poulailler		agrément espace de jeux (enfants)	agrément - enfants
13					2 jardins "la Fouilleuse" fruits et légumes, lapins
14	Connaissaient Grandel		socialiste militant activités associatives	catholique militante activités paroissiales	catholique laïque

1	b4	c1	c2	c3	c4
2	73 ans	83 ans retraité	73 ans	74 ans	87 ans retraité
3	mariée	marié	veuve	veuve	veuf
4	ouvrier monteur 25 blanchisseuse			parents "aisés" du mari	
5	3			mari fils unique	
6	directeur club moto	marin - contrôleur SEITA	employé à l'Arsenal	photographeur	généalogiste
7	secrétaire	maîtresse de maison	maîtresse de maison	maîtresse de maison	maîtresse de maison
8	1 fille	0	7	2	2 : 1 garçon, 1 fille
9	Suresnes	Melun - Tour du Monde	Paris	Paris - Montrouge	Paris
10	1924 collectif 4 pièces sans confort	1931 collectif 2 pièces	1935 collectif 3 pièces (3 enfants)	1937 collectif 2 pièces	1939 collectif 3 pièces
11	après guerre, mariée aménagement		1945 collectif 4 pièces (7 enfants)		
11 a	1917 collectif 2 pièces confort				
11 b					
12	1924/26 potager	bricolage maison terrasse, cave		1940/45 : potager	
13					1.000 m2 Verrière les Buissons
14	communiste militante		catholique pratiquante		

1	c5	c6	c7	c8	c9
2	retraité	74 ans retraité	70 ans retraité	52 ans	83 ans active
3	marié	marié	marié	marié	
4					
5				3	
6	marin	photographeur	employé à l'Arsenal	Chef magasinier AIR FRANCE	
7	maîtresse de maison	maîtresse de maison	maîtresse de maison	maîtresse de maison	commerçante mercière
8	2	2	3	2 garçons	
9		Paris (studio)		Chatenay-Village	Paris
10	1936 collectif	1931 collectif	1938 collectif	1936 3 pièces (enfants)	1933 boutique logement
11				1952 collectif marié	
11 a					
11 b					
12		potager, fruitier, fleurs 2è prix			
13		puis 2.000 m2 Verrière			
14		socialiste militant a connu Longuet	socialiste discret C.G.T.U. a connu Longuet		

1	c10	d1	d2
2	54 ans	88 ans retraitée	65 ans retraitée
3	mariée	veuve	veuve
4	maçon	père communard mère pompière	
5	11	8	
6		ouvrier qualifié électricien voiture	technicien P.T.T.
7	maîtresse de maison	ouvrière qualifiée relieuse mécanique auto	dactylo
8		3 : 2 garçons, 1 fille	2 garçons.
9	Sèvres (bombardé)	Aubervilliers	Champigny
10	1942 5 pièces (enfants)	1934 Stains 3 pièces mariée confort	1936 pavillon F.3 mariée aménagement eau ch. douche
11	1953 F.2 mariée	1943 Aubervilliers	
11a		1957 collectif 1 pièce cuisine	
11b			
12	1.000 m2 potager, fruitier fleurs	De ses parents : 1.000 m2 potager, poulailler	agrément-bricolage

**REALISATIONS
DE L'OFFICE PUBLIC
D'HABITATIONS
DU DEPARTEMENT
DE LA SEINE
1933**



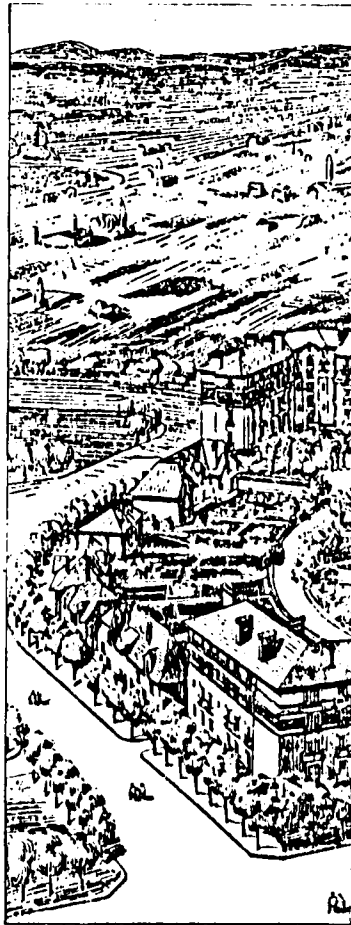
Cités-Jardins	Architectes	Années Réalisation	Logements : Individuels Collectifs			Surface	Logements à l'ha	Transports en 1930
			11217	1703	9514			
DRANCY	BASSOMPIERRE DE RUTTE	1921-1922 1929-1930	210	182	28	5 ha	42	1 heure à pied Porte de Pantin
ARCUEIL	PAYRET-DORTAIL	1921-1923	231	231	-	10,4 ha	22	Train : Etampes - Paris, 2 stations
GENNEVILLIERS	DUMAIL, HEBRARD	1923-1934	573	237	336	8 ha	71,6	Tramway : 20 mn Porte de Clichy
PRE St. GERVAIS	DUMAIL	1930-1934	1050	50	1000	12 ha	87,5	500 m Porte des Lilas
CHAMPIGNY	PELLETIER, TEISSEIRE	1931-1936	1196	142	1054	12,5 ha	95,6	2 lignes tramways : à 500 m Porte Vincennes train : 1 station Mulhouse-Paris, chemin de fer grande ceinture
STAINS	GONNOT, ALBENQUE	1921-1933	1676	456	1220	28 ha	59,8	Tramway : St. Denis chemin de fer grande ceinture Paris par Aubervilliers et la Courneuve
CHATENAY-MALABRY	BASSOMPIERRE, DE RUTTE	1931-1940	1573	32	1541	75 ha	20,9	Accès difficile : gare pour Paris 2 km prévoir tramways et autobus
PLESSIS-ROBINSON	PAYRET-DORTAIL (décédé en 1929)	1924-1939	2208	200	2008	104 ha	21,2	Accès difficile prévoir tramways et autobus
SURESNES	MAISTRASSE, puis s'adjoint QUONIAM	1921-1939 en 1928	2500	173	2327	42 ha	59,5	Transports en commun à 1/4 d'heure de Paris

Tableau analytique des cités-jardins
Plan des réalisations de l'O.P.H.B.M.S.

Ginette BATY-TORNIKIAN

ARCHITECTURE ET SOCIAL-DEMOCRATIE

NATURE ET CULTURE DANS LES CITES-JARDINS



IPRAUS / EAPB
78-80 rue Rébéval, 75019 Paris

Ministère de l'Équipement, du Logement,
des Transports et de la Mer
Direction de l'Architecture
Bureau de la Recherche Architecturale